

J1J

JOURNALISTE D'UN JOUR



Jean Rottner : « Surtout, gardez l'espoir »

Page 34



Pages 7 et 9

En ordre de marche pour le climat

Archives L'Alsace/Vanessa MEYER



J1J Merci à tous!

JOURNALISTE D'UN JOUR



Covid-19 : le centre social réussit à se réorganiser

La crise de la Covid-19 en France a obligé de nombreuses associations à fermer leurs portes, des familles et des adhérents se sont vu priver de leurs activités. Cela a notamment été le cas au centre social de Bétheny, près de Reims, qui est resté fermé du 14 mars au 11 mai dernier.

Ce confinement a eu de nombreuses répercussions sur les adhésions des familles. Il y avait 843 familles inscrites à la rentrée, une baisse d'environ 24 % depuis septembre 2019.

« Les adhérents étaient ravis de se retrouver »

Comment a été ressentie la reprise des activités ? À la rentrée, après des mois d'absence, « les adhérents étaient ravis de se retrouver malgré le nouveau protocole sanitaire à respecter », témoigne la secrétaire du centre social de Bétheny. Elle explique aussi comment on peut continuer à exister avec des gestes barrières : « Nous avons mis en place un protocole sanitaire (port du masque, lavage des mains régulièrement, prise de



Le confinement a eu des répercussions sur le nombre d'adhésions au centre social de Bétheny. DR

la température des enfants les mercredis). Les portes sont ouvertes au public tous les jours sauf le mercredi, jour de l'accueil de loisirs. Nous limitons effectivement les entrées ce jour-là, afin d'éviter les rassemblements dans le hall avec les enfants », explique-t-elle. Le centre social organise aussi

beaucoup d'activités pour les adultes et les personnes âgées comme la gym, des conférences, des ateliers de réparation... Avec le reconfinement, il a proposé des activités en visio lorsque c'était possible. Il y a aussi une autre différence : par exemple, les aides pour les personnes qui ne savent pas bien se servir

d'internet, qui avaient été supprimées au printemps, ont continué pendant le reconfinement.

**Matthieu DA ROCHA,
Louisa ELMTALSSI,
Camille FOURNIER,
Bertille GÉRARD, Clémence
METZGER et Sarah MILLOT**
Lycée Jean-Jaurès de Reims

Face aux violences conjugales : « Emmenez vos enfants et partez loin »

Nombre de femmes sont victimes d'abus psychologiques maritaux. Nous avons rencontré l'une d'elles, à Colmar, qui a répondu à nos questions.

Au début de sa relation, cette femme subissait beaucoup de remarques du type : « Laisse, de toute façon tu ne sais pas faire ». « Il s'amusait à raconter à tout le monde les choses que je ratais pour faire rire la galerie, je me sentais rabaisée » dit-elle. Sa belle-mère décidait de ses tenues vestimentaires et de l'éducation des enfants. Son mari l'empêchait d'entretenir des liens avec ses proches à elle. Elle a finalement développé un diabète et s'est en plus retrouvée piégée par des dettes pour finir avec un interdit bancaire pendant cinq ans. Son mari, absent six mois, a exercé à son retour une pression pour des pratiques inti-

mes qui n'étaient pas dans ses habitudes. « Il insistait beaucoup [...] je me suis sentie obligée de faire ». Mais la découverte de l'infidélité de son mari a été le déclic et elle a demandé le divorce. « J'ai vu une vidéo sur le harcèlement moral au sein du couple, j'ai eu l'impression de me voir et ça a contribué à m'ouvrir les yeux. ». Elle a déposé une plainte à la gendarmerie car son ex-mari avait levé la main sur elle.

Les gendarmes n'ont pas retenu sa plainte, car celui-ci leur a dit qu'il n'avait rien fait et qu'elle était mythomane. Au final, le processus du divorce est en cours, mais elle n'a pas encore déménagé. « À ses yeux je suis encore une chose ». Que donnerait-elle comme conseil aux femmes dans son cas ? « Ne changez pour rien au monde. Si jamais quelqu'un lève la main sur

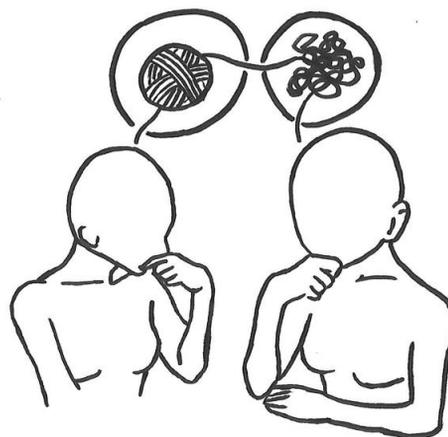


Illustration Anna BOZZOLI

vous, partez, emmenez vos enfants et partez loin. » Il existe des associations qui permettent aux femmes de se retrouver afin d'échanger, se sentir protégées et comprises, comme à Strasbourg,

les associations SOS femmes Solidarité ou bien Viaduc 67.

**Océane BELLIR-STEPEC,
Anna BOZZOLI, Luc EBNER
et Mélanie MAETZ**
Lycée Bartholdi de Colmar

Tenues vestimentaires : « un nombril ne devrait pas déstabiliser »

Tous les styles vestimentaires ne sont pas admis dans les établissements scolaires. Certains collèges et lycées ont des règlements intérieurs qui contrôlent strictement les tenues : pas de shorts, ni de jupes ou de robes jugées trop courtes, ni de crop-tops...

À la rentrée, un mouvement de contestation #Lundi14septembre est né sur le réseau social TikTok et s'est vite diffusé sur les autres réseaux : il incitait les élèves à s'habiller de manière « provocante » ou « indécente » au collège et au lycée pour dénoncer ces règlements jugés sexistes.

Le mouvement a été soutenu par la ministre déléguée à la Citoyenneté, Marlène Schiappa. Mais le ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, a réagi en disant qu'« il suffit de s'habiller normalement et tout ira bien ».

Pour lui, ces restrictions préparent les jeunes à leur future vie



Un mélange de styles et de tenues parfois jugées provocantes. Photo J1J

au travail, mais chez les élèves elles sont souvent vécues comme une punition. Nous avons donc demandé la réaction d'une lycéenne sur ce sujet :

Faut-il des restrictions vestimentaires dans les établissements scolaires ?

Non, car je ne vois pas pourquoi les élèves devraient suivre des restrictions vestimentaires : les jeunes filles devraient pouvoir s'habiller comme elles le souhaitent. Ce n'est pas aux femmes de s'habiller « correctement » pour ne pas distraire les garçons. C'est aux garçons de changer leur

mentalité. Ce n'est pas un nombril qui devrait les déstabiliser. Le nombril ne devrait pas être sexualisé, ce n'est qu'un ventre.

Penses-tu être toujours habillée de façon neutre ?

Oui, car selon moi nous ne devrions pas nous faire juger sur notre tenue.

Le mouvement #Lundi14septembre a-t-il servi à quelque chose ?

Oui, je pense que ce mouvement a pu faire changer quelques avis dans certains établissements scolaires. Le #Lundi14septembre est un mouvement lancé sur les réseaux sociaux par un groupe de féministes. Il consiste à s'habiller avec des tenues jugées provocantes. Il y a également des garçons qui y ont participé.

Edwige PONTON, Théo PUISSANT et Léa THIEROT
Lycée Philippe-Lebon de Joinville

S'engager pour les autres... mais aussi pour soi !

Témoigner de son engagement pour une cause en particulier au travers d'une association est une manière parmi d'autres d'allier acquisition d'expérience et utilité pour la société.

Développer d'autres compétences

S'engager c'est avant tout bénéficier pour soi. Pouvoir défendre des causes qui nous tiennent à cœur, s'investir dans des thématiques en accord avec nos valeurs mais que l'on ne peut pas toujours traiter au cours de nos études, rencontrer des personnes de tous horizons, différentes par leur nationalité, leur culture, leurs idées politiques...

À cela s'ajoute le développement de softskills, ces compétences humaines qui permettent de travailler en groupe avec tout ce que cela implique de conciliation, d'organisation, d'empathie et d'esprit critique. « Ces softskills sont en fait de plus en plus demandées par les

recruteurs, mais l'on peut déjà les développer en s'engageant dans des associations », nous rapporte Marie Baranger, licenciée de sciences politiques européennes, engagée au niveau associatif tout au long de ses études et titulaire d'un master en politique asiatique. « Quand on travaillera, on devra être actifs et non pas passifs », nous dit-elle également. C'est donc un bon moyen de s'exercer à vivre dans le monde professionnel avant l'heure, et ce dès le lycée.

Avoir un impact sur la société

S'engager, c'est aussi avoir un impact sur la société en la sensibilisant à certaines thématiques. Marie Baranger a fait partie du mouvement contre le discours de haine lancé par le Conseil de l'Europe pour encourager les jeunes à défendre les droits de l'homme en ligne. « J'ai réalisé que j'avais un impact lorsque j'ai organisé la conférence-débat dans mon université



Capture d'écran du live Facebook pour la conférence-débat sur le discours de haine, en licence à Lille. DR

[...] et quand j'ai vu que la salle était pleine », nous indique-t-elle. Enfin, prendre part à la vie associative, c'est également donner de son temps, un des rares inconvénients selon Marie. Mais, tout comme l'énergie investie, chacun décide du temps qu'il veut y consacrer, pour être fort d'expériences

et pour avoir un impact sur la société. En outre, elle ajoute qu'« il ne faut pas avoir peur de s'engager par manque de qualification, car ce n'est [pas] une barrière ».

Pierre BIEHLER, Mathilde MASCALI, Luka MATVEEV et Alexandre TURCO
Lycée Bartholdi de Colmar

« La société n'accepte pas les personnes handicapées »

En 2007, l'institut Saint-Joseph de Colmar a ouvert un SESSAD, service d'éducation spécialisée et de soins à domicile, pour soutenir les jeunes handicapés. Depuis septembre 2013, ce service accompagne les adolescents atteints de troubles du spectre autistique. L'institut Saint-Joseph a été fondé en 1861 par la Congrégation des Sœurs de la Croix. Initialement, le but de l'établissement était d'accueillir de jeunes orphelins. Il en existe 16 en Alsace et un en Afrique. Nous avons interviewé une éducatrice spécialisée de l'institut Saint-Joseph.

Combien d'enfants sont résidents ? Et comment sont-ils sélectionnés ?

L'internat est chargé, il y a 36 places. Quatre places en plus sont réservées à de l'accueil temporaire, en cas d'urgence, d'appel de l'Aide sociale à l'enfance. Et ce n'est pas une sélection, une orientation est faite, par exemple par les écoles parce qu'il y a un retard



L'institut Saint-Joseph de Colmar. Photo L'Alsace/Jean-François FREY

trop important au niveau scolaire, ou des troubles du comportement.

Est-ce qu'ils vous accordent facilement leur confiance ? Et comment la gagner ?

Ça dépend de chaque individu. Il

faut rester soi-même, tu ne peux rien cacher à des personnes ayant un handicap, car elles savent tout. Certaines, il faut les laisser venir. Pour moi, ce qui est important c'est l'accueil, c'est de les mettre à l'aise.

Faites-vous des sorties collectives ? Culturelle ou autres ?

Oui, il y a des projets culturels, des sorties individuelles ou collectives, selon les professeurs ou éducateurs. Chacun a sa particularité.

Quels sont les facteurs de stress dans votre métier ?

L'échec et le fait que la société n'accepte pas les personnes handicapées. Les institutions n'arrivent pas à travailler ensemble.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre métier, au sein de cette institution ?

On apprend beaucoup sur soi-même, on se remet en question tout le temps. Les meilleurs moments c'est quand les enfants vivent des moments « ordinaires », les voir vivre sans se soucier du regard des personnes autour... le temps s'arrête.

Sophie VILLEREY, Lilou SCHWENK, Naouwel MIHRAJE et Mélissa UCTEPE
Lycée Bartholdi de Colmar

La Sund'go jeun's team, en route vers l'autonomie !

La Sund'go jeun's team est une association regroupant des adolescents de 11 à 16 ans. Ces 23 adolescents sont encadrés par deux accompagnateurs, Jessica et Benjamin, et par des animateurs du périscolaire à Altkirch.

Le but de l'association est de mettre en avant l'autonomie des adolescents. En effet, ce sont eux qui coordonnent cette association, ils organisent eux-mêmes des voyages et des activités qu'ils vont financer du mieux possible au cours de l'année, cela leur permet de « grandir et de devenir autonomes », selon Benjamin, accompagnateur encadrant. Ces jeunes et leurs encadrants se réunissent pendant les vacances scolaires pour s'amuser et rigoler tous ensemble. Pour le moment, ils n'ont pas encore

de local mais envisagent d'aménager un « loft » pour que les jeunes aient un espace bien à eux. Désormais, la Covid-19 oblige ces jeunes à porter les masques pendant les activités.

Participer au maximum au financement

Pour organiser leurs voyages, les adolescents se réunissent et définissent entre eux s'ils veulent plutôt partir à la plage, à la montagne ou à l'étranger. Ils font alors de l'autofinancement pour participer au maximum à leur voyage, mais doivent rajouter un peu d'argent de poche s'ils n'arrivent pas à financer l'intégralité du prix. Parmi les différentes activités qui les aident, la vente de chocolats, de bonbons, de soupe,



La Sund'go jeun's team a organisé une activité de conscience citoyenne pour montrer qu'on peut tous être différents. Photo [1]

des tombolas et des marchés gourmands. Le jour de l'interview, nous avons participé à une activité de conscience citoyenne pour montrer qu'on peut tous être différents, mais partager quand même du bon temps ensemble et s'amuser. Ces activités per-

mettent de renforcer la cohésion sociale et se distraire sans penser au travail.

Océane BULOW, Théo CHAMPVALONT, Louise SCHERRER et Léa SI MOHAMED
Lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch

Octobre rose s'affiche à Colmar

La campagne Octobre rose a pour but de prévenir le cancer du sein, d'informer les femmes sur ses risques et d'inciter au dépistage précoce. Sollicitée par le comité 68 de la Ligue contre le cancer, la ville de Colmar a mis en place des actions.

Une femme sur huit risque de développer un cancer du sein

Pour que cette cause soit connue de tous, la mairie a mis en place un système d'illuminations en reprogrammant la couleur des projecteurs et en installant des mappings en rose sur les bâtiments publics. De plus, la campagne d'affichage ayant été relayée sur les réseaux sociaux, une soirée de soutien a également eu lieu le 24 octobre dans un café. L'argent récolté par la vente de photos et de books de l'ar-



Des mappings ont été réalisés rue des Têtes et rue Kléber à Colmar, dans le cadre de la campagne Octobre rose pour sensibiliser les femmes au risque de cancer du sein. Photo L'Alsace/Hervé KIELWASSER

tiste Vanessa Moselle est reversé à la Ligue contre le cancer, permettant ainsi de financer la recherche. Une femme sur huit risque de développer

un cancer du sein. Grâce à ces actions de sensibilisation, il y a une augmentation du nombre de dépistages. On peut dire que ce type d'action permet de

sauver la vie de milliers de femmes.

Sofia KAIZERLI, Célia OUISSI, Maiwen POOK et Céline STEIN
Lycée Bartholdi de Colmar

Strasbourg.eu
eurométropole

COVID-19
C'EST PAS DU CINEMA
GARDONS NOS DISTANCES

COVID-19
PROTÉGEONS-NOUS

PRÉFET
DU BAS-RHIN
Liberté
Égalité
Fraternité

ars
Agence Régionale de Santé
Grand Est

223505000

LampAspach', quand la commune éteint les lumières la nuit

De nos jours, l'énergie lumineuse est trop utilisée et très souvent, on pourrait éviter cette utilisation massive par des gestes simples. À Aspach, commune du Sundgau, la mairie a entrepris d'éteindre les lampadaires à partir de minuit et de les rallumer à 5 h !

Une initiative très intéressante que nous sommes allés découvrir plus en profondeur.

Dominique Stoessel est chargé de la communication dans la commune d'Aspach. Avec bonne humeur, il nous a accordé du temps pour répondre à nos questions.

« L'extinction des lampadaires a été mise en place le 1^{er} juin 2019. Durant les six mois qui ont suivi, ce n'était qu'une expérimentation pour voir quelle serait la réaction des habitants par rapport à cette idée. La grande majorité de la population était favorable à ce projet donc nous continuons tant que les person-



La commune d'Aspach dans le Sundgau a entrepris d'éteindre les lampadaires à partir de minuit. Photo [1]

nes n'y voient pas d'inconvénients », explique Dominique Stoessel.

Convaincus par le club d'astronomie

À Aspach, il y a également un club d'astronomie, AstroAspach,

« avec lequel on collabore régulièrement et qui nous a sensibilisés sur le concept. Ses membres nous ont parlé des possibles bénéfices que l'extinction des lampadaires pourrait avoir sur la nature, ce qui nous a convaincus pour lancer le projet. »

Quels sont les bienfaits de cette extinction pour les habitants ? Dominique Stoessel évoque plusieurs améliorations : d'abord, un bénéfice sur la santé des habitants, car les résidents racontent avoir un sommeil de bien meilleure qualité.

Ensuite, un bénéfice sur la faune et la flore, les animaux et les plantes prolifèrent mieux dans un environnement qui n'est pas dérangé par les lumières la nuit. Et puis une sécurité renforcée avec moins de vols et des véhicules qui ralentissent. Et bien évidemment, un bénéfice économique assez important estimé à environ 4000 € par an.

Logan CHAILLAUD, Ioan FREY, Robin KLINGELSCHMITT, Nathanaël MOEHN, Enzo PETER et Kévin RICLIN
Lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch

Place aux espaces verts dans les villes

Les espaces verts dans les milieux urbains deviennent de plus en plus importants. En 2011 Reims a atteint, très en avance, l'objectif du « zéro phyto » pour ses espaces verts. Le but est de diminuer l'utilisation des désherbants et insecticides non biologiques et de promouvoir les démarches naturelles.

Ces dernières années, la part prise par l'environnement dans les préoccupations a continué à se développer avec la rénovation des parcs, jardins et la revégétalisation de l'espace urbain.

Pour comprendre l'évolution de ces enjeux, nous avons interrogé Arnaud Robinet, maire Les Républicains de Reims, et Léo Tyburce, conseiller municipal Europe Ecologie-Les Verts et membre de l'opposition.

Considérez-vous que les espaces verts sont suffisants à Reims ?

Arnaud Robinet : Non, ils ne sont pas suffisants à Reims.

Léo Tyburce : Non. Nous écologistes, nous souhaiterions voir se multiplier les espaces verts. La ville compte en tout 320 hectares d'espaces verts, mais l'offre est très inégale selon les quartiers.

Certaines villes aux alentours de Reims ont comme politique de planter un arbre par habitant. Qu'en pensez-vous ?

A.R. : Cette politique ne peut pas être appliquée à Reims. Mais la ville a planté beaucoup plus d'arbres au niveau des Basses Promenades.

L.T. : C'est intéressant parce que ça sensibilise la population au rôle des arbres. Cela permettra de mieux les préserver.

La ville de Reims a-t-elle de nouveaux projets concernant les espaces verts ?

A.R. : Oui. L'objectif est d'avoir des espaces verts à moins de 300 mètres de chez chaque Rémois. Il y a aussi la suppression du par-



Les Hautes Promenades, près de la gare de Reims, viennent d'être entièrement replantées et aménagées. DR

king des Basses Promenades pour créer de nouveaux espaces verts et la création de parcs urbains aux périphéries de Reims. L.T. : Il y a des réflexions aux alentours du port Colbert, le réaménagement de parcs autour de l'église Saint-André... Je n'ai pas tous les détails des projets. Pour

notre part, nous défendons notamment la création de nouveaux espaces de biodiversité, c'est-à-dire des espaces un peu ensauvagés dans la ville.

Stanislas GOÛT, Julien KOSTRZEWA-LACAILLE, Sofia MORTAJI et Ines RÉGIG
Lycée Jean-Jaurès de Reims

La construction du GCO : une défaite écologique ?

Le GCO, Grand contournement Ouest de Strasbourg, est en phase de construction. L'entreprise Vinci communique régulièrement sur sa volonté de respecter l'environnement, mais les opposants considèrent que les retombées environnementales sont désastreuses.

Le GCO représente une menace pour la biodiversité. Nous sommes en train de fragiliser la planète. Plus de 300 hectares de terrains agricoles sont touchés par la construction de cette autoroute.

Le Ried de la Bruche à Duppigheim est riche d'une faune menacée, tout comme la forêt du Grittwald près de Vendenheim. « L'autoroute de contournement détruit l'habitat naturel de plusieurs espèces protégées malgré les efforts de Vinci en faveur de l'environnement ! », d'après Christine Obser, membre du comité «GCO Non merci».

« Ce projet d'autoroute à péage, destiné à désengorger la section urbaine de l'A35 strasbourgeoise, a été conçu dans les années 70 sans



Le GCO, Grand contournement Ouest de Strasbourg, est en phase de construction. DR

tenir compte du réchauffement climatique actuel, ni des multiples dégradations de l'environnement ».

Le GCO va-t-il réduire les embouteillages et la pollution ? Avec un

trafic global estimé entre 160 000 et 180 000 véhicules/jour en semaine sur l'A35, toutes les études montrent que l'effet sur le trafic sera limité : entre 6 à 14 % de trafic en moins, essentiellement

des poids lourds. Les automobilistes resteront probablement toujours dans les bouchons. Le GCO, avec péage, accueillera surtout le transport des marchandises.

Un impact sur la santé

D'après de nombreuses études, la pollution de l'air est responsable aujourd'hui de la multiplication de maladies respiratoires. Le GCO n'arrangera pas cette situation avec « la destruction de terres agricoles parmi les plus fertiles d'Europe, mais aussi de plusieurs hectares de forêt ».

Sans oublier la destruction d'un espace naturel exceptionnel entre les communes de Kolbsheim et Ernolsheim-sur-Bruche. Pour beaucoup de riverains, cela risque d'aggraver la pollution de l'air et de contribuer au réchauffement climatique.

Mariami KOBALIA, Timothée MANH, Claudia OKOMBI NDINGA, Méline PILET et Pierre UNBEKAND
Lycée Kléber de Strasbourg

Les jeunes ont « un rôle majeur » pour changer la société

On dit souvent que les jeunes ne s'intéressent pas à ce qui les entoure, qu'ils ne savent pas s'engager. Pourtant autour de nous, beaucoup ont choisi de défendre des causes qui leur tenaient à cœur comme Léo, 17 ans, engagé dans le mouvement Youth For Climate depuis plus d'un an.

Derrière l'engagement des jeunes, il y a une prise de conscience et un besoin de faire changer les choses. Mais si beaucoup se sentent concernés par de grands enjeux comme l'écologie, tous n'osent pas franchir le pas : il y a un sentiment d'illégitimité dû au manque d'expérience ou une difficulté à allier études et engagement. Léo le dit lui-même : « Il est difficile de concilier les deux, cela demande du temps. » Il faut donc rester motivé tout en acceptant que l'engouement des autres ne soit pas toujours là : « Lors de ma première marche, plus de 6 000 personnes étaient présentes à Strasbourg, mais à la deuxième, ils n'étaient plus que 2 500... » Difficile donc de comprendre comment « rassembler les gens

et les sensibiliser ». Mais le défi en vaut la peine, l'expérience est riche et apporte un sentiment d'utilité et un pouvoir d'action que les jeunes réclament et veulent s'approprier. « Je pense que m'engager politiquement, c'est la meilleure chose que j'aie faite de ma vie, sans ça, je me sentirais inutile », nous explique Léo. Ainsi, même si « certains adultes considèrent que les jeunes ne peuvent pas réfléchir car ils manquent d'expérience », l'engagement des jeunes est globalement soutenu, comme le prouve la participation de Youth For Climate à des réunions de l'Assemblée nationale, où celle de jeunes à la convention citoyenne pour le climat en 2019... « Quand j'en parle avec des adultes qui ont 40-50 ans, ils me disent qu'eux ont échoué mais que c'est nous qui changerons les choses ».

Quant à l'impact de l'engagement des jeunes, Léo est catégorique : « Quand on est jeune, on n'est pas encore immergé dans l'idéologie du travail [...] Nous avons un rôle ma-



Léo, 17 ans, est engagé dans le mouvement Youth For Climate depuis plus d'un an Photo J1/Louise SEBASTIEN

jeur pour redéfinir la société ». Une vérité d'autant plus pertinente dans la crise climatique où « il y a une énorme différence entre les anciennes générations et la nouvelle ». « Si nous ne changeons pas le monde, personne ne le fera derrière. On est les derniers à pouvoir agir. » D'ailleurs pour cela, l'engagement

associatif n'est pas la seule action possible. « On peut être acteurs du changement en réfléchissant à quel monde on voudrait, en s'informant, et en partageant des informations. »

Louise SEBASTIEN, Carla VENEREAU, Léa ARSLAN, Mathilde MASCALI et Camille MASCALI
Lycée Bartholdi de Colmar

Les DNA et L'ALSACE s'engagent à travers 2 labels



En optant pour un papier certifié PEFC (Programme de reconnaissance des certifications forestières) et en respectant le cahier des charges imposé par le label IMPRIM'VERT, les DNA et L'ALSACE s'engagent pour une gestion forestière durable et une diminution des impacts de leur activité sur l'environnement.



IMPRIM'VERT : des actions concrètes pour réduire les impacts environnementaux

Les DNA et L'ALSACE, à travers un cahier des charges fixé par IMPRIM'VERT, ont mis en place des actions concrètes conduisant à une diminution des impacts de leur activité sur l'environnement. Chaque année, nous avons l'obligation de justifier du respect de ce cahier des charges :

- Mise en conformité vis-à-vis de la législation des Installations Classées pour la Protection de l'Environnement (ICPE)

- Elimination des déchets selon une filière conforme les déchets tels que solvants, chiffons souillés, cartouches d'encre, déchets d'équipements électriques ou électroniques...

- Sécurisation du stockage des liquides
- Pas d'utilisation de produits étiquetés « toxiques »
- Sensibilisation environnementale du personnel de l'entreprise (réunions, affichage, formations...)
- Suivi trimestriel des consommations énergétiques



IMPRIM'VERT®



Les bobines du journal, labellisées PEFC, sont faites de papier recyclé à 84%



les plaques offset sont renvoyées au fournisseur, fondues puis réutilisées.



PEFC™
10-31-3567

Promouvoir la gestion durable de la forêt

www.pefc-france.org

PEFC : gardien de l'équilibre forestier

Depuis plusieurs années, le papier utilisé pour l'impression de nos journaux est certifié PEFC (Programme de reconnaissance des certifications forestières), il est donc issu d'une gestion durable de la forêt à plusieurs niveaux :

La dimension sociétale de la forêt, PEFC contribue à protéger ceux qui vivent dans les forêts, y travaillent et s'y promènent.

La dimension environnementale de la forêt, de plus en plus prégnante avec des informations sur les indices de biodiversité qui s'érodent et la nécessité de capter de plus en plus de carbone, le bois en étant constitué pour moitié de son poids. PEFC positionne la forêt comme réserve de biodiversité en France avec ses 138 espèces d'arbres, 73 espèces de mammifères et 120 espèces d'oiseaux, comme capteur de plus de 10% de CO2 émis chaque année en France et donc régulateur du climat...

La dimension économique, enfin, par sa fonction de production avec 440 000 emplois liés à la filière forêt-bois-papier. Avec les demandes en bois-matériau et en bois source d'énergie qui vont croissantes, PEFC participe à une gestion responsable de la ressource bois.



Jocelyn, un lycéen alsacien à la convention citoyenne sur le climat

Jocelyn, un lycéen alsacien de 17 ans, de Châtenois, a été tiré au sort, l'année dernière, pour participer à la convention citoyenne sur le climat. Durant sept week-ends, il s'est rendu à Paris afin de travailler sur la thématique du climat. L'objectif est de réduire de 40 % les gaz à effet de serre d'ici 2030.

« Il y avait des propositions qui n'étaient pas raisonnables, mais c'était toujours sensé »

Ce sont Cyril Dion et Marion Cottillard qui ont soumis l'idée d'une convention sur le climat au président de la République Emmanuel Macron. Laurence Tubiana et Thierry Pech ont été chargés de l'organiser. Cette convention était une réponse face à la crise des gilets jaunes.

300 000 SMS et appels ont été passés à des citoyens tirés au sort. Les 150 personnes sélectionnées forment un échantillon représentatif de la société française. Lors de la convention étaient donc présents 150 citoyens, des animateurs, des garants du « sans filtre » (afin que les participants ne soient pas influencés par des partis politiques) et des chercheurs.

En début d'année, tous les parti-



Jocelyn a vécu une riche expérience. Photo Zoey COBAIN

cipants étaient en hémicycle. Ils ont pris connaissance des constats faits par des chercheurs et ont commencé à ouvrir le débat. Plus tard, vers le milieu de l'année, des groupes de 30 ont été formés et subdivisés en groupe de cinq.

Chaque groupe avait un thème précis à traiter (« produire et travailler », « consommer », « se nourrir », « se loger », « se dé-

placer »). En l'occurrence, celui de Jocelyn portait sur la notion de « consommer » et traitait de l'éducation. La proposition qui lui tient le plus à cœur est de mettre en place un « CO2 score » sur toutes sortes de produits afin d'évaluer, par exemple, la pollution durant la production d'un bien.

« Il y avait des propositions qui n'étaient pas raisonnables, mais

c'était toujours sensé », estime-t-il. Dans ces groupes, chacun pouvait faire des propositions qui étaient ensuite débattues et précisées dans les groupes de 30 et enfin soumises au vote en hémicycle.

La majorité des voix étaient nécessaire pour qu'une proposition soit acceptée. Ces propositions étaient généralement le fruit d'un débat. En fin d'année, 149 propositions ont été soumises au président qui en a accepté 146.

« L'écologie touche tous les champs de la société »

Selon Jocelyn, « l'écologie touche tous les champs de la société. » Les propositions peuvent être à échelles locale, régionale, nationale, européenne, internationale.

Au-delà des améliorations écologiques, la convention met en avant le collectif plutôt que l'individu, ce qui est un aspect non négligeable. Jocelyn nous a parlé de cette expérience comme étant très enrichissante. Bien sûr, cela demandait plus qu'une simple présence dans les hémicycles. Faire des recherches chez soi était important pour s'investir correctement.

« Une nouvelle façon de faire de la politique »

« Toutes les propositions résultent des débats et de l'intelligence collective, donc ce n'est pas l'individu qui prime dans la convention citoyenne, c'est le collectif des 150. » La convention a permis de proposer une nouvelle façon de « faire de la politique ». À l'heure actuelle, nous n'avons pas assez de recul pour savoir si l'entièreté des propositions faites sera appliquée et fonctionnera. Ce qui est certain c'est qu'elle a été très utile socialement et humainement.

D'autres conventions citoyennes auront sans doute lieu sur d'autres problématiques.

Adriana PARET, Elisa VIDAL, Margaux ANDRES et Jade PALACIN
Lycée Bartholdi de Colmar



Jocelyn, le week-end du 19 juin à Paris, remettant sa proposition à la ministre de la Transition écologique et solidaire, Élisabeth Borne. Photo Katrin BAUMANN

J'ai un vêtement inutilisé, qu'est-ce que j'en fais dans le Sundgau ?

Que faire avec nos vêtements inutilisés dans le Sundgau ? Nous sommes allés chercher des renseignements auprès de connaisseurs agréés.

Marianne Higelin, vice-présidente de la Croix-Rouge à Altkirch, nous a parlé de ses locaux et notamment de la « vestiboutique ». Cette boutique marche comme une friperie et est gérée par quatre équipes de quatre bénévoles. C'est très simple : pour donner vos vêtements, il suffit de les mettre dans les bennes de la Croix-Rouge ou de les apporter à l'unité locale. Toutes les pièces ramenées sont triées une par une et l'équipe ne garde que les textiles en superbe état.

Des friperies en ligne aussi

Les textiles en mauvais état sont donnés à la Croix Rouge départementale et à des associations. La Vestiboutique est ouverte à tout



Marianne Higelin, vice-présidente de la Croix-Rouge d'Altkirch, dans la Vestiboutique. Photo L'Alsace/Anne DUCELLIER

le monde. Les prix attribués aux articles varient selon les saisons mais restent entre 2 et 5 € pour

la clientèle extérieure. Les fonds récoltés sont notamment utilisés pour les frais du loyer mensuel

de l'association. Dans le même esprit, des bennes à vêtements de l'association Terre des Hommes Alsace existent aussi dans le Sundgau : cette association française aide les enfants pauvres au niveau mondial. On en trouve à Dannemarie, par exemple.

Pour ceux qui sont plus à l'aise avec le numérique, de plus en plus de friperies en ligne ont été créées : par exemple, Vinted, qui est un site français, ou United Wardrobe, un site néerlandais. Le principe de ces sites est de faciliter la vente de produits d'occasions (ou neufs) à des prix moindres pour prôner l'économie circulaire et diminuer la surconsommation de la fast fashion.

Chloé BOESPFLUG,
Jibril EL MOUAFK,
Louison FINK, Arthur FURST,
Hugo MIEHE et Charlene WICKY
Lycée Jean-Jacques Henner
d'Altkirch

Le combat d'une aide-soignante dans un service Covid

L'épidémie a créé une situation difficile dans le monde médical. Nous avons souhaité avoir le témoignage d'une aide-soignante, en poste en Haute-Marne. Elle raconte comment elle a vécu la première vague de la crise dans un service « Covid » et les leçons qu'elle en a tiré.

Pendant le premier confinement du 16 mars au 11 mai, à part 14 jours, elle a travaillé et fait beaucoup d'heures supplémentaires. Sur le plan personnel, cela a été compliqué pour elle : toute l'organisation familiale a été perturbée, entre le rythme et les horaires étendus de travail, l'école à la maison pour trois enfants avec trois niveaux différents, l'entretien de la maison, les repas...

Gérer les appels des familles

Dans le service « Covid » où elle a travaillé pendant tout le confinement, cela a aussi été dur. Personne ne s'était préparé à une telle vague de mortalité en très peu de

temps. Le personnel ressentait de la peur, de la colère, de l'impuissance. À chaque fin de poste, il y avait un sentiment d'épuisement, une baisse de moral, de risque de craquer. Il fallait gérer tous les appels de toutes les familles qui demandaient des nouvelles de leurs proches. Mais cette situation tendue a aussi créé une grande solidarité entre aides-soignantes.

Le service s'occupait de 36 patients contaminés par ce virus. Les effectifs avaient été plus que doublés : deux à trois infirmières pendant la journée et deux la nuit, quatre aides-soignantes le matin, quatre l'après-midi et deux la nuit, deux femmes de ménage. Malgré ce dispositif énorme par rapport au temps normal, ce n'était toujours pas assez.

Aujourd'hui, le drame provoqué par l'épidémie a mis en évidence le rôle joué par les aides-soignants. Mais cela ne fait pas oublier que les aides-soignants avaient manifesté, bien avant, leur ras-le-bol devant le



Une aide-soignante d'un service « Covid » évoque comment elle a vécu la première vague de l'épidémie. Photo J1

manque d'estime pour leur profession. Maintenant, il y a aussi la colère par rapport à la gestion de la crise, l'épuisement général et une plaie béante provoquée par tous ces décès de patients.

Ces « héros du quotidien » ont traversé des horreurs, mais ils ont malgré tout la satisfaction d'avoir

donné tout leur possible pendant cette crise. Et, surtout, c'est avec bonheur qu'ils revoient certains patients qui vont bien aujourd'hui, aussi grâce à eux.

Lucas HUMBLLOT, Corentin RAISIN,
Anissya SAUDOIS
et Donovan WULVERYCK
Lycée Philippe-Lebon de Joinville

Le parcours atypique de Linda Rose

Aimer son métier et s'y épanouir pleinement. Pas toujours évident, mais le parcours atypique de la Haut-Marnaise Linda Rose montre qu'on peut y arriver. Âgée de 45 ans, elle est depuis quelques années auto-entrepreneuse dans l'e-commerce. Être sa propre patronne, voilà ce qui lui plaît. Pourtant, trouver sa voie n'a pas été simple. Élève du lycée Edmé-Bouchardon de Chaumont, titulaire d'un bac littéraire en langues étrangères, Linda Rose a multiplié les expériences professionnelles. Dès le départ, travailler à distance l'attirait. Elle a donc commencé par passer un BTS tourisme avec le Centre national d'enseignement à distance (CNED). Mais sans être convaincue. Elle a alors décidé de s'orienter vers un CAP petite enfance, puis elle s'est lancée dans la profession d'aide-ménagère auprès de personnes âgées. Mais ces emplois difficiles, avec beaucoup de responsa-

bilités, lui donnaient surtout le sentiment de faire des petits boulots, plutôt qu'exercer un métier dans lequel on s'investit à fond.

La scène, un déclic

En 2010, Linda Rose décide de changer de cap. Elle devient chanteuse dans un groupe de la Haute-Marne, pendant sept ans. C'est la première fois qu'elle a vraiment choisi de se faire plaisir à travers un métier. Sur scène, elle partage sa voix et sa passion. Même si c'était parfois la galère, elle a connu la satisfaction de faire ce qu'elle aimait. C'est d'avoir découvert cela qui a encouragé cette femme, toujours enthousiaste, à se mettre à son compte comme auto-entrepreneuse en ligne. Le parcours atypique de Linda Rose est la preuve qu'on peut réussir à trouver son chemin.

Charles PIOT, Amélie ROBERT,
Lisa ROSE et Mathys SISTERNAS
Lycée Philippe-Lebon de Joinville



Linda Rose a exercé différents métiers avant de trouver celui qui la passionne. DR

L'actu, COLMAR!

NOUVEAU MÉDIA !

100%
numérique

100%
mobile

c.colmar.fr



Entreprises : « Le retour à la normale n'est pas encore proche »

La pandémie impacte fortement l'économie. Selon les chiffres de la CCI Reims-Epernay, du 15 mars au 30 septembre 2020, il y a eu 38 redressements judiciaires dans la Marne, 99 liquidations judiciaires directes où l'entreprise est fermée et 64 liquidations pour donner suite à des redressements qui ont échoué.

Toutes les situations ne sont pas aussi graves, mais la grande majorité des entreprises a dû s'adapter. Deux Rémois nous décrivent comment ils vivent cette situation : Georges Ngo Ngoc Phuoc, qui travaille à la maison de champagne Krug, et Gagné Ngo Ngoc Phuoc, de l'épicerie Asia Market, spécialisée dans les produits asiatiques.

Avez-vous été touché par le télétravail et le chômage partiel ?

Georges Ngo Ngoc Phuoc : Je n'ai pas été touché par le télétravail étant donné que je suis dans l'opérationnel. Mais j'ai été concerné par le chômage partiel, comme tout le secteur administratif, commercial et événementiel.



En Champagne, il a fallu faire les vendanges en respectant les distances. Photo J1/A.M.

La Covid-19 a-t-elle compliqué votre travail ?

G. N.N.P. : Il y a eu des complications car une bonne partie de l'équipe de l'œnologie ne pouvait pas revenir étant donné que les écoles étaient fermées. Il y a eu des arrêts de travail pour garde d'enfants et il a fallu s'appuyer sur des personnes de la maintenance.

En tant que manager, j'avais pour but de les former le plus rapidement possible car les vendanges approchaient.

Les vendanges ont eu lieu dans quel contexte ?

G. N.N.P. : Cela a été aussi très particulier pour les vendanges. Il fallait être seul au lieu de deux sur un rang de vigne. Cela a donc pris plus de temps mais nous avons réussi à nous adapter. Nous devons également embaucher en conséquence.

L'épicerie a-t-elle été impactée par la crise ?

Gagné Ngo Ngoc Phuoc : Notre entreprise a plutôt bien marché

durant le confinement. Nous avons dû tout de même nous adapter en privilégiant le fonctionnement à distance : les clients passaient leurs commandes via internet, puis venaient récupérer leurs colis au drive. Cela permet, en outre, de limiter le nombre de clients sur place.

Quels sont vos ressentis sur les changements apportés ?

G. N.N.P. : Nous sommes confrontés à une charge de travail plus élevée notamment avec la mise en place des gestes barrières. Mais il est de notre devoir de prendre les précautions maximales. Il est aussi plus difficile de travailler, en particulier avec le port du masque obligatoire.

Comment voyez-vous la suite ?

G. N.N.P. : Nous nous en sommes sortis durement, mais sûrement, puisque notre commerce fonctionne très bien. Mais nous savons que le retour à la vie normale n'est pas encore proche.

Sécil BOZKURT, Armonye DESCARREGA, Lisa-Lou MONGIN, Anaïs NGO, Ines SMITH et Anastassia YAKOVLEV
Lycée Jean-Jaurès de Reims

Cafés Reck : une entreprise familiale qui résiste

La pandémie et la période particulièrement délicate du confinement n'ont pas entamé le dynamisme des Cafés Reck. L'entreprise familiale alsacienne a su maintenir le cap et affirmer son caractère.

Durant le premier confinement la société Reck implantée à Strasbourg a dû réduire ses effectifs et recourir au chômage partiel, car l'activité avait baissé.

« Dans les pays producteurs de café, il n'y a pas eu de mesures sanitaires liées à la Covid-19 parce que les plantations se trouvent dans des endroits reculés et n'ont guère été touchées par la pandémie, explique Thomas Riegert, directeur des Cafés Reck. Les difficultés d'approvisionnement étaient plutôt liées aux complications engendrées par les mesures

d'hygiène à l'arrivée du café en France. »

« Le petit noir reste un produit largement consommé »

Il a fallu aussi adapter l'organisation du travail : « Nous avons organisé la production de manière à ce que chaque salarié intervienne seul dans un même espace et qu'il ne soit pas amené à croiser ses collègues. Les employés étaient priés de réduire le nombre de personnes qu'ils fréquentaient et sensibilisés à une potentielle fermeture si plusieurs cas de contamination étaient avérés au sein de l'entreprise », poursuit le dirigeant. Lors du premier confinement, le chiffre d'affaires de la société a baissé, reprenant ensuite rapidement son



Les cafés Reck sont basés à Strasbourg. DR

niveau habituel. « La demande des bars et des restaurants, nos principaux clients, n'a pas excessivement

diminué durant cette période, note Thomas Riegert. Le petit noir reste un produit largement consommé. » Ainsi l'entreprise alsacienne n'a pas eu besoin des aides de l'Etat. Mieux encore, elle a conservé son dynamisme et affirmé son caractère. Dans cette période difficile, Thomas Riegert n'avait d'ailleurs pas hésité à jouer la carte de la solidarité en offrant du café aux étudiants dans le besoin et aux hôpitaux alsaciens pour soutenir et reconforter le personnel soignant.

Espérons que les Cafés Reck se relèveront aussi bien du deuxième confinement : un bilan encore en attente.

Adèle NEUMANN, Clara LEVEAU, Léon BAUDU LE CANN, Benoit LANOTTE et Rafaël TUBIANA
Lycée Kléber de Strasbourg

Le masque, une vente vitale

Lors de la première vague de la pandémie du Covid-19 en mars, la difficulté de l'approvisionnement en masques s'est fait ressentir. Naturellement, tout le monde se précipitait pour en acheter mais repartait les mains vides en raison de la pénurie nationale, voire mondiale. Dans les pharmacies comme au supermarché, la gestion de la crise était compliquée. Selon Mme Schnell, responsable de caisse au Monoprix de Colmar, « on faisait attendre les gens le temps de recevoir les masques et ils devaient tout le temps revenir », et d'après Guillaume Wittmer, pharmacien à la pharmacie du Soleil à Colmar, « on ressentait une certaine impatience ». Vers mai-juin, les masques sont arrivés de Chine par avion. Ils ont été distribués en priorité aux professionnels de santé et aux personnes à risques. La stabilisation de l'approvisionnement rendait l'offre de masques fluide.

Prix en baisse

Pendant le confinement, les Français achetaient plus de masques en tissu, bien que coûtant environ 5 € l'unité, que de modèles jetables, qui coûtaient alors environ 1 € chacun, le lot de 50 coûtait près de 50 €. Puisque la demande de masques était supérieure à l'offre, les prix étaient élevés. Aujourd'hui, ils sont devenus plus abordables. En effet, chez Monoprix, un lot de 50 masques à usage unique coûte 29,90 €, c'est-à-dire qu'un masque coûte moins de 0,60 €. Depuis début septembre, la vente des masques chirurgicaux a considérablement augmenté. À la pharmacie du Soleil, 12 500 mas-



M^{me} Schnell, responsable de caisse au Monoprix de Colmar, et Guillaume Wittmer, pharmacien à la pharmacie du Soleil. Photos J1/Mélissa TURANSZKY

ques de cette sorte se vendent par mois soit 250 boîtes de 50 masques.

Une habitude à prendre ?

Il serait donc plus judicieux et rentable d'acheter des masques en lot qu'à l'unité. D'autant plus que selon eux, « tant que le virus circulera », nous aurons besoin de nous protéger, c'est-à-dire au moins jus-

qu'à l'été prochain ou jusqu'à la découverte d'un vaccin et son injection à toutes les populations. Et selon Nathalie Marshall, pharmacienne à la pharmacie Saint-Nicolas à Colmar, « peut-être que cela deviendra une habitude ».

D'autre part, ces professionnels sont du même avis : les masques jetables, utilisés 4 h et jetés, sont plus efficaces que les lavables qui, bien qu'ils soient écologiques, s'ils

sont mal lavés, sont inutiles. Lors de l'interview, nous avons remarqué des clients se faire rappeler à l'ordre, car ils n'ont pas mis leurs masques en entrant. Ainsi, être responsable est vital afin de protéger notre prochain et nous-même.

Mélissa TURANSZKY,
Petra MULLER,
Valérie RAVINDIRANE
et Carla POSPIESZINSKI
Lycée Bartholdi de Colmar

225155100

GAGNEZ SUR FLORFM
100% HITS 100% 68

VOTRE PS5 & TV4K

SAMSUNG

envoyez PS5 au 71071*

UHD

*2x75ct+2sms infos et règlement sur florfm.com

Le maraîchage local à Colmar : un secteur en plein essor

Pascal Sala est non seulement adjoint au maire en charge du commerce à Colmar, mais il est aussi producteur maraîcher. Son activité est principalement locale : 45 % de son chiffre d'affaires se fait grâce aux marchés, notamment au marché couvert de la ville dont il préside l'association. L'autre moitié de son chiffre d'affaires, il le réalise avec la livraison de légumes. « On livre une centaine de restaurants à 25 km à la ronde autour de Colmar », précise-t-il.

L'avenir appartient au circuit court

Impliqué dans son travail, Pascal Sala ne s'est pas laissé abattre et a tout de suite réagi face à la situation sanitaire. Durant le confinement, il a ouvert le site de son entreprise Siffert plus



La production de légumes locale est de plus en plus appréciée par les consommateurs. DR

largement aux particuliers, en proposant une livraison de pa-

« les gens sont à fond sur la production locale ».

Selon lui, il y a trois grandes raisons à cela : un enjeu économique, cela crée de l'emploi dans la région ; un enjeu écologique grâce à une moindre empreinte carbone des circuits courts et un enjeu qualitatif, une salade coupée le jour même donne plus envie qu'une salade coupée il y a quatre jours. Le circuit court se développe de plus en plus, « cela fait 6 à 7 ans que l'on ressent cet engouement pour le local ». Aussi, la Covid-19 a réellement accentué ce phénomène et a permis à Pascal Sala, de développer sa production au maximum.

Léo BITTE, Victor FAVRE, Arthur SCHUPP et Caroline MONCEL
Lycée Bartholdi de Colmar



Le Crédit Mutuel révèle vos talents



Crédit Mutuel

Pourquoi autant d'engouement autour de l'iPhone 12 ?

Le 16 octobre, Apple a sorti l'iPhone 12. Est-ce le nouveau succès d'Apple ?

iPhone, le smartphone le plus populaire, commercialisé par Apple et conçu par Steve Jobs, va sortir cette année son 20e modèle. Début de la commercialisation des différents iPhone 12 : mi-octobre 2020.

L'iPhone 12 est disponible dans quatre versions différentes. Il se caractérise au moins par deux objectifs d'appareil photo et est compatible avec la charge à induction.

Il existe différents coloris : blanc, rouge, noir, vert, bleu. Son prix varie entre 900 et 1200 € selon le type d'iPhone 12 choisi, mais on peut l'acquérir à partir de 809 € avec la reprise d'un ancien iPhone. Le produit est disponible sur internet ou en magasin. Avec la crise sanitaire et la crise économique actuelles, on observe un en-

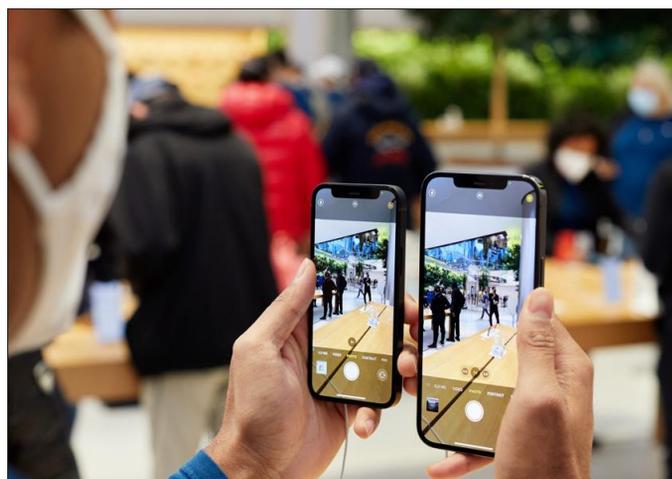
gouement moins important que les autres, notamment en magasin. Néanmoins, les consommateurs habitués de la marque à la pomme restent présents malgré le contexte actuel.

Innovation et qualité

Apple commercialise au minimum un iPhone par an, en utilisant une stratégie de lancement qui est d'engendrer une certaine attente chez les consommateurs.

L'innovation majeure qui a entraîné autant de popularité, est la possibilité d'interagir avec l'écran à travers une interface intuitive qui permet d'utiliser deux doigts simultanément.

La marque à la pomme est associée à la haute technologie, au design et à l'ergonomie. Cependant, elle a connu



Apple commercialise au minimum un iPhone par an. DR

des critiques et des controverses liées aux conditions de travail de ses employés.

Selon un sondage, 90 % des personnes qui achètent un iPhone le choisissent pour sa qualité, et non pour sa notoriété. C'est certainement ce qui

guidera une fois encore les futurs acquéreurs de ce petit bijou technologique.

Mélinda MAUFFREY,
Amélie BRÉGEOT, Marylou PEIFFERT et Brésilia CUEFF
Lycée Raymond-Mondon de Metz

Pourquoi priver Strasbourg de son marché de Noël ?

Guillaume Libsig, adjoint au maire en charge de la vie associative et des manifestations urbaines de la ville de Strasbourg, explique les raisons et les conséquences de l'annulation du marché de Noël dans la capitale alsacienne.

Quels critères d'évaluation avez-vous adoptés pour faire votre choix final ?

Les courbes d'évolution du Covid étaient partout les mêmes en France et en Europe, on savait qu'en Alsace on avait un décalage de deux à trois semaines et qu'il allait se produire une situation incompatible avec l'installation du marché de Noël et son exploitation. Ce qu'on est en train de vivre nous confirme que c'était bien le cas.

« On essaye de sauver l'ambiance »

Quelles sont les conséquences de l'annulation du marché de Noël pour les Strasbourgeois, sur l'ambiance, le moral, les commerces de la ville ?

On essaye de sauver l'ambiance en maintenant le sapin, les illuminations et quelques autres éléments pour réussir à sauver Noël et son univers. Les principa-



Guillaume Libsig est adjoint au maire en charge de la vie associative et des manifestations urbaines de la ville de Strasbourg. DR

les conséquences portent sur les commerçants, forains, hôteliers, restaurateurs, etc. Ce sont des gens qui ont besoin du marché de Noël pour avoir une activité. Il y a vraiment une nécessité urgente à trouver des solutions pour aider ces acteurs afin de pouvoir compter sur leur présence dans les futures éditions du marché de Noël. On n'a pas encore une proposition concrète. On travaille avec eux et la préfecture pour voir ce qu'on pourrait envisager.

À combien estimez-vous la perte financière ?

On est sûr des économies d'investissement. Les retombées économiques s'élèvent à 250 millions d'euros : taxes de tourisme, hôtels, restaurants, ventes. Le chiffre est important, mais la perte économique n'est pas notre seul souci. On aimerait surtout sauvegarder les personnes, préserver aussi le travail des forains, des commerçants, des hôteliers pour que, d'ici un an ou deux, on puisse de nouveau retrouver les avantages pour la ville des activités autour du marché de Noël.

Après cette période de pandémie, imaginez-vous faire une

fête avec tous les Strasbourgeois pour célébrer la fin du Covid-19 ?

Oui, il y aura un besoin de se retrouver, mais il faudra attendre que tout le monde soit vacciné. On va plutôt aller au bout du combat de ce virus, et faire une fête un an après l'anniversaire, ce serait plus responsable.

Darine BASLI, Charlotte FAUCONNIER, Lukas KAISER, Juliette KILINC, Henri LISSONIAN, Anaël SCHINKEWITCH-SORBIER, Capucine SONGEUR et Chloé ZIMMERMANN
Lycée Kléber de Strasbourg

Kleyling, une entreprise rigoureuse face au virus

Thierry Leidemer est directeur général France depuis dix ans de la société de transports Kleyling, comptant 140 collaborateurs répartis sur trois sites français, dont le siège à Algosheim, où nous nous sommes rendus fin octobre.

L'entreprise n'a eu qu'un seul cas de Covid-19 avéré, elle a su réagir rapidement en faisant preuve de proactivité, avec la mise en place de mesures de distanciation sociale dès le 24 février dernier. L'entreprise avait commandé gel et masques le plus tôt possible, pour un coût considérable, et a mis en place un dispositif pour protéger le personnel, ce qui a

permis à un maximum de personnes de continuer de travailler et de se rendre sur le lieu de travail en se sentant en confiance.

Une bonne implantation géographique

L'entreprise a la chance d'avoir une implantation géographique qui lui a permis de ne pas trop souffrir économiquement. L'Alsace est stratégiquement située non seulement pour la France, mais aussi pour les pays étrangers. Le bilan, fin mai, était une baisse du chiffre d'affaires de 15 %.



Thierry Leidemer. DR

Avec le déconfinement, l'activité a repris quasiment à la

normale et a permis de compenser une partie de cette perte. En juillet, les chiffres ont pu remonter à un solde de -5 % par rapport à l'année précédente. Cela grâce au domaine de l'hygiène et l'agroalimentaire qui a pu poursuivre son activité, voire l'augmenter, ce qui a pu, par conséquent, compenser la baisse de l'imprimerie. L'entreprise a pu économiser du travail interne en « sacrifiant » des intermédiaires.

Anais WILDEMANN, Antonin RAUL, Antoine KOHLER, Charlotte COLLARD et Marvin MULLER
Lycée Bartholdi de Colmar

Vers du vin de plus en plus nature

Dans la famille des vigneron récoltants, le domaine Martin Jund est implanté à Colmar avec 18 hectares de vignes. Initiée par le père en 1997, toute la production est passée en agriculture biologique en 2000. « C'est par conviction personnelle que mon père, un terrien qui a toujours travaillé la terre pour entretenir la vie des sols, a souhaité se convertir en bio », nous a confié Sébastien, exploitant du domaine. Respecter le label AB permet d'obtenir des vins de qualité plus complexes sans produits chimiques. Le travail est essentiellement réalisé en amont à l'aide de méthodes naturelles telles que la pulvérisation de bouillie bordelaise à petites doses, de tisanes, de purin d'orties...



Par conviction, le père de Sébastien a souhaité convertir le domaine viticole en bio. Photo J1/Manon MOLINIER

« Il faut passer plus de temps dans les vignes »

« La clientèle des vins bio s'est étoffée. Le consommateur d'aujourd'hui recherche le goût, la

complexité mais aussi la proximité », ajoute le viticulteur qui, depuis 2018, offre une gamme de vins nature sans sulfates ajoutés et sans filtration. Si les clients

viennent principalement d'Alsace, ses bouteilles séduisent aussi les touristes avec lesquels le viticulteur apprécie tout particulièrement d'échanger, de partager car

avant tout « le vin est un espace de convivialité ».

Quand on l'interroge sur les contraintes de produire du vin biologique, Sébastien Jund indique : « qu'il faut passer plus de temps dans les vignes, être plus précis dans les traitements mais au final c'est une véritable passion avec la récompense d'un beau résultat ». Sur la question du rendement : travailler sans pesticides conduit à une petite perte de production ou à des raisins moins jolis, mais celle-ci reste faible (entre 10 à 20 %). S'agissant du prix d'une bouteille certifiée AB, le viticulteur admet que celle-ci est en général 30 % plus cher. Dans leurs gammes, les bouteilles se vendent de 8 à 30 €. Si environ 30 % des viticulteurs alsaciens sont en AB, l'exploitant espère qu'un jour toute la production passera au bio pour la santé et pour l'environnement.

Marion FULHABER, Louise GROLLEMUND, Manon MOLINIER, Elena VENA et Cécile RISS
Lycée Bartholdi de Colmar

Prenez votre formation en main !



Orientation - Alternance
Apprentissage - Métiers
Formation initiale et continue

Magazine gratuit
disponible sur
dna.fr et lalsace.fr

DNA **LA** Créateurs
de Magazines

En partenariat avec l'Onisep et Studyrama.

Femme et liberté d'écrire : un défi !

Depuis le XIX^e siècle, les femmes sont sous-représentées en littérature. Malgré tout, certaines d'entre elles, grâce à leurs actions et à leurs engagements, ont pu améliorer la situation. Le cas d'Aurore Dupin, qui a signé sous le nom de plume de George Sand de ses 25 à 71 ans, est le plus connu. Aujourd'hui, il y a une prise de conscience du problème et nous essayons d'y remédier en inculquant cette liberté aux nouvelles générations.

« La littérature a vocation à refléter le monde »

Pour voir comment cette liberté a été utilisée et pourquoi il y a tant de différences entre les hommes et les femmes, comme écrivains ou dans les publications, nous avons interviewé deux femmes qui connaissent bien ce sujet : Dany Stamboul-Basso, 63 ans, qui rédige actuellement une thèse sur les femmes et la sensibilité dans le roman d'Honoré de Balzac à Gustave Flaubert (université de Reims), et Marion Lepage, éditrice chez Hachette Jeunesse.



Des romans du XIX^e siècle à la littérature jeunesse d'aujourd'hui, la place de la femme évolue grâce à des actions et engagements. Photo|J1

Que pensez-vous de la différence homme-femme au XIX^e siècle ?

Dany Stamboul-Basso : Le XIX^e siècle n'a pas traité sur un pied d'égalité ses autrices et ses auteurs. Ainsi Aurore Dupin, malgré ses talents, utilisa le pseudonyme de George Sand pour se faire reconnaître de ses pairs essentiellement masculins. Mais je

ne pense pas qu'il soit bon de s'éterniser sur cette différence qui pose d'emblée les femmes en victimes ou en infériorité par rapport aux hommes. Leur force et leur capacité de création leur permettent d'aboutir à une indistinction entre les genres.

Est-ce qu'il y a des inégalités dans la littérature ?

Marion Lepage : L'inégalité homme-femme est présente dans tous les domaines. Il est donc naturel, même si c'est regrettable, de la retrouver en littérature. Par ailleurs, la littérature a vocation à refléter le monde.

Comment lutter contre l'inégalité homme-femme dans la littérature jeunesse ?

Marion Lepage : En littérature jeunesse, les livres se doivent de véhiculer des valeurs morales et présentent souvent une dimension éducative. Les auteurs et les éditeurs veillent ainsi à transmettre un message d'égalité en essayant d'aller à l'encontre des clichés sexistes, d'autant plus suite à la vague #MeToo. Nous nous devons (écrivain, éditeur/éditrice) de choisir plus d'héroïnes, et pas seulement dans les romans sentimentaux. C'est aussi à travers la culture et les livres que l'on peut faire évoluer les mentalités.

Nawel COURVOISIER-STAMBOUL, Elliott DORION, Jolan DUMAREST, Jade LELONG-LECOMTE et Valentin RUET
Lycée Jean-Jaurès de Reims

Last Train, de lycéens à musiciens

Last Train, le groupe alsacien aujourd'hui mondialement connu, était, à la base, composé de quatre jeunes vibrants par la musique, qui ont étudié au lycée Henner à Altkirch.

Le groupe est composé de quatre membres, Jean-Noël Scherrer, 25 ans, guitariste et chanteur, Julien Peultier, 25 ans, guitariste lui aussi, Timothée Gerard, 26 ans, à la basse, et Antoine Baschung, 26 ans, à la batterie. Leur principale qualité, selon eux : leur « volonté d'entreprendre et de mener à bien des projets qui semblent impossibles à réaliser ».

Ils se sont rencontrés, pour trois d'entre eux, au collège Jean-Monnet de Dannemarie. C'est là-bas que Jean-Noël, Julien et Antoine ont décidé de se retrouver chaque semaine pour jouer ensemble. C'est

aussi là que Last Train est né, en 2005.

Mais le groupe n'était pas encore au complet. C'est au lycée qu'ils ont rencontré Antoine, le batteur, et l'ont intégré. Au complet, leurs idées commençaient à émerger.

Des formations dans le son, l'image et la communication

Il y a la musique, mais il y a aussi les études : Jean-Noël, Julien et Antoine ont suivi un BTS audiovisuel avec une spécialisation son pour Jean-Noël et Antoine, et une spécialisation image pour Julien. Timothée a eu un DUT en communication. Mais même si leurs études gravitaient autour du monde de la musique et de la culture, aucun d'entre eux



The Holy Family, premier album de Last Train. DR

n'a suivi de formation musicale.

Quand ils ont eu 18 ans, ils ont compris que c'était la musique qui les faisait vibrer. Ils aiment jouer ensemble, enre-

gistrer et faire des concerts. Ils ont donc décidé de tout faire pour pouvoir en vivre et c'est à partir de là qu'ils ont voulu mener leur projet à bien.

Ils ne prétendent pas créer des sons parfaits, mais plutôt transmettre leur énergie, leur joie, leur rage et leur tristesse et ils dureront « aussi longtemps qu'il le faut pour transmettre tout cela ». C'est lors de leurs 250 concerts qu'ils y parviennent.

En partant de ce constat, de cette vérité, ils ont réussi leur pari ont eu l'ambition et le courage. Ils ont joué là où on ne les attendait pas, ils sont dévoués à l'émotion, ils sont « Last Train ».

Joshua DURAND, Elsa GASSER et Robin HALM
Lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch

André Kertész à Stimultania : une exposition photos dans le contexte de la crise sanitaire

Le pôle photographie Stimultania à Strasbourg s'adapte à la situation épidémique. Sa plus récente exposition, qui a duré du 4 juillet jusqu'au début du confinement, met en avant le travail du photographe André Kertész à travers la thématique « Marcher dans l'image ».

L'artiste hongrois André Kertész profite de la richesse culturelle de Paris dans les années 1930 pour s'y installer et manipuler son Leica. À sa mort, ses travaux sont alors légués à la France, son pays de cœur.

En collaboration avec Stimultania, la Maison de la photographie Robert Doisneau propose cette année au commissaire Cédric de Veigy, de réaliser une exposition autour de son œuvre dont l'ambition est de nous faire découvrir l'évolution du regard d'André Kertész.

Un parcours thématique organisé autour de plusieurs thèmes : « Au-dessus des regards », « Insérer le regard », « Accrocher le regard ».

Comment une exposition vit malgré la situation sanitaire ?



Le pôle photographie Stimultania à Strasbourg prépare une nouvelle exposition pour que vive la culture malgré le contexte sanitaire. DR

Juliette Hesse, chargée des expositions dans le pôle Stimultania, estime que « l'organisation du pôle photographique durant cette crise a été, et redevient, complexe ».

On devait fermer à contrecœur dès le week-end du 15 mars, alors qu'il s'agissait en plus du week-end de l'art contemporain avec de nombreux événements prévus, qui furent finalement annulés : venue d'un artiste, visite spéciale de l'exposition, brunch pour solliciter de nouveaux bénévoles... ».

Des interviews de photographes en podcast

Depuis juillet, l'exposition « Marcher dans l'image » a été organisée selon un protocole particulier : port du masque obligatoire, gel hydroalcoolique à disposition, nombre de visiteurs limité, vestiaires et toilettes condamnés, et une scénographie privilégiée par rapport au sens de circulation des visiteurs. Mais l'essentiel est ailleurs, d'après Juliette Hesse : « Notre rôle reste inchangé : permettre au public d'apprendre à lire une image, à

reconnaître une œuvre. Indépendamment des conditions, si on réussit à continuer à le faire, l'objectif est atteint. Avec le confinement on propose des interviews de photographes en podcast sur notre site www.stimultania.org tout en préparant notre nouvelle exposition Montagnes. »

Laura HIRSCHMULLER,
Lilou LA SELVA, Florian
SAURET et Eva TANJALA
Lycée Kléber de Strasbourg

ADRESSE Stimultania,
33 rue Kageneck, Strasbourg

Covid : le monde de la culture en proie au doute au Royaume-Uni

Le monde de la culture se retrouve en difficulté à cause de l'épidémie de coronavirus qui sévit partout à travers le monde depuis maintenant quelques mois. Au Royaume-Uni, le gouvernement en est venu à faire une campagne de publicité pour demander aux artistes et intermittents du spectacle de changer de profession avec une affiche qui a beaucoup fait parler sur les réseaux sociaux. Durant le mois d'octobre 2020, le gouvernement anglais a mis en place cette campagne de publicité montrant Fatima, une jeune ballerine, à qui le gouvernement conseille de changer de profession pour se lancer dans le numérique. Il titre : « Le prochain travail de Fatima pourrait être dans le cyber, elle ne le sait juste pas

encore » et a pour slogan « reskill », qui peut être traduit par « apprendre de nouvelles compétences ».

Une idée méprisante

Les réactions ne se sont pas fait attendre... Cette affaire a fait les gros titres de la presse anglophone pendant plusieurs jours. Le journal The Guardian a titré : « Cygne mourant ou canard boiteux ? Pourquoi le prochain travail de Fatima désarçonne le gouvernement ? » ; ou encore SkyNews : « Coronavirus : Une publicité grossière suggérant que la ballerine obtienne un poste dans la cybersécurité supprimé après un violent retour de flamme ».

Aussi, des memes étaient postés sur les réseaux sociaux en réponse à cette petite erreur, parodiant



La campagne de publicité mise en place par le Royaume-Uni. DR

les membres du gouvernement. La ministre de la culture elle-même est allée jusqu'à qualifier cette campagne de « crass », c'est-à-dire à quel point elle a été méprisée !

Cette affaire, surnommée dans le monde anglophone « that Fatima

ad'all about », est survenue juste après une décision du gouvernement de payer la moitié des additions du 3 au 31 août des clients de certains restaurants, créant ainsi un trou de 550 millions d'euros dans le budget anglais.

Le contribuable est dès lors en droit de se demander où va son argent et si certains secteurs ne sont pas privilégiés par rapport à d'autres (on pourrait même parler de mépris à ce niveau là...)

En réponse à cette pluie de critique, le gouvernement a décidé d'archiver le site internet qui hébergeait le projet que Boris Johnson, le premier ministre anglais, a qualifié d'« inapproprié ».

Thomas KARMELITA
et Julian AREND
Lycée Raymond-Mondon de Metz

Altkirch : les secrets du Musée sundgauvien

Lors d'une journée d'intégration début octobre, des lycéens de 1^{re} G ont pu découvrir les réserves du Musée sundgauvien, et ils ont également obtenu des informations sur un futur projet grâce à Mireille



Le musée sundgauvien.

Foujerolle. Elle travaille au musée depuis octobre 2005, en charge de la gestion qui comporte plusieurs pôles, comme le secrétariat, l'accueil du public, la réalisation de l'exposition...

Dans le musée, on peut actuellement trouver, au rez-de-chaussée, plusieurs affiches sur la Guerre 14-18 ainsi que des tableaux de Jean-Jacques Henner. Au sous-sol, différents objets et de multiples roches particulières. Au premier étage, beaucoup d'objets que l'on ne peut retrouver ailleurs, et au deuxième étage, il y a la réserve. Celle-ci est interdite au public.

Lors de notre visite, nous avons découvert quatre pièces différentes : dans la première, des mannequins, des livres anciens, divers objets ; dans la deuxième pièce, plus particulièrement des tableaux, des pancartes ; dans la troisième pièce, on peut voir des tableaux de peinture ; et la dernière pièce



Mireille Foujerolle. Photos |J|

contient un peu de tout, comme des toutes petites poupées.

Un coup de jeune au musée ?

L'espace des Beaux Arts, au deuxième étage, a déjà été restructuré avec l'exposition de tous les tableaux de Jean-Jacques Henner, qui était auparavant un espace consacré à l'ex-

position sur les deux guerres. Fabrice Robardey, professeur d'histoire au lycée Henner, et Mireille Foujerolle ont comme projet, pour l'avenir du musée, de réaménager l'espace de l'histoire et la présentation de la ville d'Altkirch de manière à ce qu'elle soit plus cohérente et plus développée qu'à l'heure actuelle.

Pour le reste du musée, « il faudrait aérer les collections pour qu'elles soient moins entassées, car les locaux du musée sont très petits ». Ils souhaitent se lancer dans ce projet, car « il est toujours bon de moderniser pour attirer plus de visiteurs ». L'association des Amis du musée leur vient en aide et les soutient. Les amis du musée sont bénévoles et ce sont également eux qui assurent l'ouverture du musée tous les dimanches de l'année.

Élise HELL, Perlette JANDER et Nahia REY
Lycée Jean-Jacques Henner
d'Altkirch

La culture, sinistrée par la Covid-19

Le cinéma bénévole d'Orbey est fragilisé par la situation actuelle. Philippe Simon, son président depuis 2011, est plus inquiet que jamais.

Voilà de nombreux mois que la France est touchée par une crise sanitaire sans précédent. Philippe Simon, président du cinéma bénévole d'Orbey depuis 2011, est plus inquiet que jamais.

A l'annonce d'un confinement inédit et exceptionnel, les Français étaient sonnés et leurs sentiments étaient multiples. Entre frustration de ne pas pouvoir se rendre au cinéma et inquiétude concernant l'évolution de la situation, Philippe Simon ne savait pas quoi penser.

Le déconfinement : soulagement et crainte

Le déconfinement du 11 mai dernier était un soulagement

pour Philippe Simon : le cinéma pouvait rouvrir. Mais le risque d'une deuxième vague et les conditions nécessaires à la réouverture du cinéma étaient encore inconnus, ce qui était aussi une source de crainte.

Mesures sanitaires lourdes et coûteuses

Le cinéma d'Orbey a repris son activité en août avec des consignes sanitaires coûteuses et lourdes. Le port du masque est obligatoire comme la mise en place de bornes de gel hydroalcoolique et une limitation du nombre d'entrées. La capacité totale du cinéma est réduite de 186 à 89. L'impact financier est important. Philippe Simon confie que, malgré les aides financières de la commune et de l'Etat, les pertes sont importantes. La population se rend moins au cinéma par crainte du virus. Le cinéma d'Orbey réalise peu de profit et pas de bénéfice



Philippe Simon est le président du cinéma bénévole d'Orbey.

Photo |J|/Julie KENNEL

sur la vente des places, mais sur la vente de boissons et de friandises rendue impossible par le port du masque.

Un avenir incertain

Philippe Simon « n'imagine même pas » la suite de l'activité du

cinéma, qui se promet d'être difficile et confuse, à cause du regain de l'épidémie qui a entraîné un second confinement.

Caroline DUTT, Salomé LEFÈVRE, Julie KENNEL et Céréna LANGOLF
Lycée Bartholdi de Colmar

Courtavon privé du festival Mattafest

Le plan d'eau de Courtavon aurait dû accueillir, du 10 au 14 août, la 3^e édition du Matta'Fest, un festival rassemblant des artistes très variés, allant du théâtre d'improvisation à la danse orientale. Mais, Covid oblige, la joyeuse troupe des Mattagumber – « sauterelles », en alsacien -, a dû et a su s'adapter, notamment par le biais d'internet. Explications avec Matthieu Lava-renne, membre de la troupe.

Qu'est-ce que les Mattagumber ?

Les Mattagumber sont une association de bénévoles créée au milieu des années 80 à Mooslar-gue. Leur but était de mettre en valeur les traditions sundgau-viennes anciennes. Après avoir représenté la France dans différents festivals internationaux, l'association a organisé un festival de danses et musiques du monde au plan d'eau de Courtavon pendant une dizaine d'années, jusqu'en 2003. En 2003, a eu lieu le premier spectacle de plein air de l'association. Nous



La troupe des Mattagumber aurait dû se produire à Courtavon, cet été. Photo J1J

avons progressivement augmenté la part de théâtre dans les spectacles en mélangeant tous les arts.

Est-ce que cela marche bien ?

Nous sommes désormais une troupe d'une quarantaine de personnes.

Lorsque nous montons un spectacle sur cinq soirs en été, nous accueillons près de 2 000 personnes en tout. Une particularité, c'est que nos activités sont en entrée libre.

Chacun donne ce qu'il souhaite en fonction de ses moyens.

Quels différents types de spectacles proposez-vous aujourd'hui ?

Depuis 2016, nous sommes revenus au plan d'eau de Courtavon pour nos spectacles d'été. Nous avons ajouté des ateliers et des spectacles jeunesse. Lors des Matta'Fest, nous faisons venir des artistes très variés et les mélangeons lors de soirées très éclectiques. Nous avons aussi développé le côté spectacle de rue avec trois interventions à la Forêt enchantée d'Altkirch et des animations sur le parcours de la Fête des légendes à Liebsdorf.

Comment avez-vous réagi face au virus ?

Nous avons envisagé un partenariat avec la Fête médiévale de Ferrette qui a été annulée. Notre projet d'été devait avoir lieu du 10 au 14 août. Mais face à l'incertitude, nous avons préféré annuler ce spectacle en plein air qui devait porter sur les voyages d'explorations ratés !

Huit podcasts en ligne

Une idée nous trottait dans la tête depuis longtemps, celle de s'inspirer des feuilletons radiophoniques nés dans les années 50.

Nous avons donc décidé de produire une série de huit podcasts, intitulée : « Les aventures perdues d'Ulysse Erosomnibus ». Nous avons ensuite fait « chauffer » les réseaux ! L'ensemble reste disponible sur toutes les plateformes en ligne.

Ambre ALLEVIONE, Julien ANTOINE, Hugo CORDONNIER, Noa HELL et Arnaud KLEIBER
Lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch



Le Crédit Mutuel révèle vos talents



Crédit Mutuel

Les traces de la guerre 14/18 au cœur du Sundgau

La guerre 14-18 a marqué plusieurs générations, notamment dans le Sundgau.

À Altkirch, le Musée sundgauvien recèle de nombreux objets qui en attestent. Les environs de la ville aussi. L'Alsace et une partie de la Lorraine étaient allemandes depuis 1871. En 1914, les Français ont affronté les Allemands pour se protéger, protéger la France et tenter de reconquérir l'Alsace.

Dans une même famille alsacienne, deux membres, parfois frères, pouvaient être enrôlés dans l'armée pour deux pays opposés.

Il aura fallu plusieurs années pour se remettre de cette guerre.

Les ruines laissées par ces batailles ont été abondantes,

en particulier dans la forêt d'Altkirch. Nous pouvons encore retrouver de nombreux bunkers que nous avons pu observer lors d'une sortie éducative.

Dans la ville, de nombreux bâtiments ont également été touchés par les attaques. Par exemple, le magasin de vêtements Mise Au Green, rue De Gaulle, est abrité dans un bâtiment touché par un obus durant la guerre, et qui a été entièrement rénové.

L'histoire par les objets

Au musée du Sundgau, nous avons eu la chance de découvrir, lors d'une journée d'intégration, la Grande Guerre sous un autre angle, grâce à un accès aux archives parmi



Le musée du Sundgau permet de découvrir la Grande Guerre sous un autre angle. DR

lesquelles se trouvait une carte représentant la ligne de front qui séparait nos deux

pays. Après avoir observé la réserve du musée, nous avons pu en apprendre davantage sur le mode de vie des soldats grâce à des objets authentiques datant de cette époque, qui nous ont montré les uniformes des soldats, leur nourriture, leurs équipements et donc leurs conditions de vie, qui étaient clairement très difficiles.

Nous avons également eu la chance d'avoir à nos côtés, lors de cette sortie, des professeurs, notamment deux d'histoire-géo, qui nous ont permis de comprendre et d'apprendre ce qui s'est passé ici, durant cette guerre.

Alizé FAURE, Stacy GROSSARD et Léane SCHMIT
Lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch

De l'Elsau à Marseille en passant par le Bayern de Munich

L'Alsacien Michaël Cuisance, qui évolue actuellement à l'Olympique de Marseille, a découvert son amour du football à l'Elsau, à Strasbourg, où il est né en 1999. « C'est là où tout a commencé », dit-il. C'était pour lui un moyen de se canaliser mais aussi de décompresser des journées d'école : « Avec le foot, j'ai trouvé tout ce dont j'avais besoin ». Il s'est très vite inscrit dans le club le plus proche, à la Montagne verte. Tout ce qui lui importait était de faire ce qu'il aimait et personne ne l'a jamais vraiment influencé dans ses choix, même s'il a aussi profité de pas mal de conseils, comme tout footballeur : « C'est comme ça qu'on apprend ». Repéré puis recruté par le pôle espoir Grand Est à Nancy, il a pu développer son jeu et intégrer l'équipe de France des moins de 16 ans. Cette sélection l'a rendu très fier et lui a permis « de franchir des étapes plus rapide-

ment ». Chaque équipe, chaque coéquipier avec lesquels il a joué lui a permis « d'apprendre chaque jour ». Le jeune strasbourgeois ne saurait même pas dire quel club a été le plus bénéfique à sa progression : « Partout où je suis allé j'ai énormément évolué ».

Bien accueilli à l'OM

En 2016, alors âgé de 17 ans, Michaël signe son premier contrat professionnel au Borussia Mönchengladbach. Il y fera une année exceptionnelle et arrivera même à finir MVP (meilleur joueur de l'année), « c'était une première année de folie », avant de se retrouver, pour la saison 2019-2020, au Bayern de Munich. C'est à ce moment qu'il a réalisé qu'il était arrivé à un très haut niveau et avait progressé de manière fulgurante « sans forcément beaucoup jouer ». On rappelle tout de même que le Bayern est le dernier vainqueur de



Michaël Cuisance joue actuellement pour l'Olympique de Marseille. Photo DNA/Michel FRISON

la Ligue des champions et de la Bundesliga. Après cette belle année, un accord a été trouvé pour le prêter à l'Olympique de Marseille.

Il a très vite réussi à trouver ses marques. « Ça m'a fait du bien de revenir en France. Les joueurs et le staff m'ont très bien accueilli et mis bien à l'aise ». L'avantage pour lui est d'avoir plus de temps de jeu, car il est arrivé à Marseille avec un statut et surtout que ce n'est pas le même effectif que le Bayern, de « retrouver toutes les sensations » qu'il « aime et avant tout [s]e faire plaisir ». Le Bas-Rhinois reste attaché à sa ville de Strasbourg avec laquelle il espère avoir de nombreux projets à l'avenir. À tous les jeunes qui veulent réaliser leur rêve, il conseille de ne « jamais baisser les bras ». « Si tu es sûr de toi, il faut foncer. Si tu échoues, ne lâche rien c'est ça qui sépare le monde pro du monde amateur. Tout est dans le mental ! ».

Karim SALIK, Erwan BUCHOUX,
Simone LALEGGIA
et Bastien NGUIAMBA
Lycée Bartholdi de Colmar

J1J
JOURNALISTE D'UN JOUR

La Compil'
Le Palmarès

Les meilleurs
articles



Les meilleures
opérations de
communication

disponible
le 13 janvier
dans votre
journal

Liberté
d'Expression

Le monde du foot face à la Covid-19

Vous avez déjà sûrement entendu parler de la Covid-19 ? Cette pandémie qui a changé notre quotidien : six semaines de confinement au mois de mars qui ont chamboulé notre routine. Les commerçants, les bars ainsi que les restaurants en paient toujours le prix. Les événements qui réunissaient les Français, comme le 14 Juillet, ou bien encore la Coupe du monde de foot ne seront plus les mêmes. Le football français a également été impacté par cette pandémie.

Des baisses de salaires demandées aux joueurs

Ce sport est reconnu mondialement, et est sûrement le plus apprécié de tous ! C'est aussi l'un des plus touchés par la crise sanitaire. Des joueurs très connus ont été testés positifs au Covid-19 : Kylian Mbappé, l'attaquant de l'équipe de France, le célèbre attaquant portugais Cristiano Ro-



Le FC Metz, ici contre Dijon, joue désormais à huis clos. Photo LRL/P.B.

naldo ainsi que Steve Mandanda, le gardien de l'équipe de France... Comme quoi, tout le monde peut être touché ! L'économie de ce secteur a également été victime de complications ; plusieurs clubs auraient

demandé une baisse de salaire pour les joueurs. Le FC Barcelone affirme être au bord de la crise face aux refus de ces diminutions de salaire. Il est même probable que ce club se sépare d'entre eux ! Certains petits clubs s'en sor-

tent le mieux grâce à la générosité de leurs joueurs qui ont eux-mêmes proposé cette idée. Une solidarité financière entre certains clubs s'est même créée. Afin de pouvoir encore profiter de l'adrénaline des matchs, les instances dirigeantes du football français ont mis en place des consignes strictes : le port du masque est obligatoire lorsque l'équipe se réunit, une distance de sécurité doit s'appliquer dans les vestiaires, un test Covid quotidien sur les joueurs est effectué, les joueurs se regroupent moins, et leur temps d'entraînement est diminué. Pour l'instant, les supporters de foot ne peuvent plus se rendre dans les stades puisque les matchs se passent à huis clos, mais la possibilité de suivre le match sur les écrans est une solution.

Jules SIMOUTRE, Luna IGEL et Chloé GRANJEAN
Lycée Raymond-Mondon de Metz

Quels impacts de la Covid-19 sur le milieu sportif ?

Marcher, courir, danser, en un mot se dépenser... c'est prouvé, le sport est bon pour la santé. Avec l'arrivée de la Covid-19, comment le milieu sportif s'est-il adapté ? Réinventé ? Pour répondre à cette question, nous sommes allés interviewer le commercial de la salle de sport strasbourgeoise Evaé, Guillaume Maenner. Pour pouvoir rouvrir, en rassurant la clientèle ainsi que les employés, le complexe a dû mettre en place un protocole drastique. Des litres de gel hydroalcoolique ont été mis à disposition pour nettoyer les machines ou tapis utilisés. Les services de propreté ont, de même, augmenté leurs passages (3 à 4 heures de plus par jour). Les espaces de soins et esthétiques sont fermés. Mais les mesures prises par Evaé ne s'arrêtent pas là ! Désormais, il faut également réserver un créneau horaire pour accéder au club de manière à réguler le nombre d'entrées, et donc le nombre de personnes présentes sur le site. Chaque personne participant à

une activité collective, telle que l'aquabiking ou les cours de vélo, doit bénéficier d'une surface d'au moins 4 m². Evaé ne prête par ailleurs plus de matériel (corde de fitness, raquette de badminton...).

Les clients ont modifié leurs habitudes

Les clients ont modifié leurs habitudes, fuyant les discussions dans les vestiaires, et pensant même à venir pendant les heures creuses pour éviter un brassage. Toutes ces mesures ont un coût qu'Evaé paye très cher, plusieurs milliers d'euros par mois pour « garantir la sécurité de tous ». Quel est le ressenti des clients ? D'après le commercial, « la grande majorité des adhérents se sentent plus en sécurité, plus il y a de mesures prises, plus les gens viennent ! ». D'après ses dires, environ 95 % de leurs abonnés respectent le protocole. Ils communiquent même sur leurs réseaux sociaux. Si les habitués ne respectent pas ce qui est demandé, des



Les salles de sport sont encore fermées pour l'instant, mais elles se sont adaptées à la crise sanitaire. DR

sanctions comme des suspensions d'abonnements ou des pénalités sont prises. Suite au confinement, la salle a constaté « une forte perte de plusieurs centaines d'abonnés » qui évitent à tout prix les espaces fermés et favorisent les espaces extérieurs pour la saison d'été. La salle a, par la suite, enregistré, au

début de la saison automnale, une forte hausse des inscriptions qu'elle espère durable après le deuxième confinement décidé par Emmanuel Macron, le mercredi 28 octobre.

Edouard BERLAMONT,
Albane CALLIGARO, Laura CAVAZZA
et Xueshuai DONG
Lycée Bartholdi de Colmar

L'esprit du club Saint-Joseph résiste à la pandémie

Un des plus anciens clubs associatifs et sportifs de Strasbourg, le club Saint-Joseph, a trouvé des solutions pour résister à la crise sanitaire.

Avec environ 750 inscrits, le club, situé dans le quartier de l'Esplanade à Strasbourg, est connu surtout pour le basket, mais d'autres sports comme le volley, la gymnastique ou encore le yoga, y sont aussi pratiqués.

« Personne n'était préparé au moment de l'annonce du confinement en mars dernier, déclare le président du club Pierre Meyer. Sa fermeture était inévitable, d'autant que la salle d'entraînement appartient à la vil-

le. » Il a donc fallu trouver un moyen d'entretenir les liens avec les joueurs : « Des animations ont été organisées par le biais des réseaux sociaux, avec des défis quotidiens à réaliser, mais également sur le site web où chaque semaine une émission de radio était présentée. À la réouverture mi-juin, un protocole sanitaire a été mis en place limitant le nombre de joueurs par entraînement. Les joueurs avaient accès aux vestiaires seulement par petits groupes, mais les douches ne pouvaient toujours pas être utilisées. Si un cas positif au covid-19 était avéré, toutes les personnes contact étaient immédiatement prévenues. On établissait des listes avec les noms des personnes présentes aux matchs et aux entraînements. »

Des difficultés économiques ?

Les licences, titres d'accès aux compétitions sportives, sont la principale source de revenus du club. Se rajoutent quelques partenaires privés et sponsors, sans oublier la subvention



Le nombre d'inscrits à la rentrée 2020 n'a pas baissé. DR

du Conseil départemental du Bas-Rhin. Pour l'instant, le club n'a pas traversé de réelles difficultés économiques d'après Pierre Meyer. « Presque aucun détenteur de licence n'a demandé de remboursement, ils sont restés fidèles au club et le nombre d'inscrits à la rentrée 2020 n'a pas baissé. Le camp d'été 2019 a été finalement maintenu cette année avec

un protocole strict : masque obligatoire, joueurs préalablement testés... ». L'esprit du club résiste donc à la pandémie, mais le reconfinement actuel est une nouvelle épreuve à surmonter.

**Lydia MEGHAZI,
Maud NEUMANN
et Hanako SALANON**
Lycée Kléber de Strasbourg



Pierre Meyer, président du club. DR

Kajukenbo, club de self-défense à Altkirch : quésaco ?

Contrairement à la grande majorité des arts martiaux qui sont d'origine asiatique, le kajukenbo a été créé à Honolulu entre 1947 et 1950. Ce sport de self-défense en regroupe quatre autres, qui reprennent les grands principes de chacun. Ce sport se démocratise peu à peu et compte maintenant onze clubs en France dont cinq à Paris et un... à Altkirch.

Jean-Philippe Kuehn, instructeur du club d'Altkirch et 3^e dan en kajukenbo, nous en a appris plus sur ce sport encore peu connu, pratiqué au gymnase de la Palestre, à Altkirch.

Une trentaine de licenciés

« Au tout début, j'ai connu le kajukenbo à Paris, mais avant cela, j'avais fait 25 ans de karaté et je l'avais même enseigné. C'est également là-bas que je me suis formé pour enseigner pendant deux ans. Le kajukenbo est un sport qui reprend des bases de karaté pour la



Le club de kajukenbo dispense ses cours au gymnase de la Palestre, à Altkirch. DR

puissance, de ju-jitsu pour les multi-percussions, de kempo pour les clefs et les prises au sol, et de boxe pour boxer. Le kajukenbo prône aussi l'humilité comme enlever sa ceinture avant et après la séance lors du salut, ceinture qui symbolise son

grade, comme au karaté. Après cette formation, j'ai créé le club à Bernwiller en 2009 puis lors d'une démonstration ici au dojo d'Altkirch en 2013, en discutant avec le maire. J'ai pu avoir un horaire et nous avons réussi à nous implanter. Cela

nous a permis d'avoir une meilleure infrastructure et plus de visibilité. Depuis, le club progresse bien en nombre de licenciés malgré un creux ces deux dernières années et à cause du coronavirus. Avec la fermeture de la salle due aux mesures de sécurité sanitaire, on atteint quand même la trentaine de licenciés. » Jean-Philippe Kuehn rajoute : « L'inscription est d'ailleurs facile ; si l'on a envie de s'inscrire, on peut venir assister à une séance et si le sport plaît, il suffit d'apporter un certificat médical. Même si on compte plus de filles que de garçons, cela n'empêche pas la participation de ces derniers. Même si ce sport peut être un peu rude : il faut avoir 15 ans minimum pour accéder à ce club ».

**Noah DUBAIL, Hugo FAATH,
Brieuc MEVEL, Annita RASOANAIVO,
Gauthier SCHERMESSE
et Camille WALTER**
Lycée Jean-Jacques Henner
d'Altkirch

Avec **Jeun'Est**
15-29 ANS
 profitez de
50€
 du 1^{er} au 31 décembre 2020

#GrandEst croit en Vous
 15-29 ANS

f i t You Tube in

© Région Grand Est - Direction de la Communication / 1645 / Novembre 2020 / Preview - Pithdoc - Freergraph, New Africa, Drobot Dean - stock.adobe.com / Preview

AVANTAGE
LIVRE LOISIR

Plus d'infos sur jeunest.fr

Grand Est
 ALSACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE

L'Europe s'invente chez nous

Thiaucourt s'enflamme pour les pompiers à la fête de l'automne

La fête de l'automne s'est déroulée le samedi 10 octobre, à la mairie de Thiaucourt. Une fête avec braderie, animations diverses mais qui était surtout destinée à mettre à l'honneur les jeunes sapeurs-pompiers volontaires de Thiaucourt, avec manœuvres et expositions sur les pompiers. À cette occasion, nous avons rencontré Deborah Cholin, jeune sapeur-pompier, que nous avons interrogée.

Être sapeur-pompier volontaire, cela consiste en quoi ?

L'activité de sapeur-pompier est d'aider les personnes dans le besoin. Il faut être en forme et s'attendre à se réveiller dans la nuit.

À quel âge peut-on s'engager ?

On peut intégrer le corps des jeunes sapeurs-pompiers à 12 ans et le stage dure 4 ans. On commence les interventions après cette formation. L'engage-



Deborah Cholin, jeune sapeur-pompier. Photo [1]

ment minimum est de 5 ans renouvelable.

C'est quoi précisément une manœuvre ?

Elle consiste à faire des entraînements physiques, des exercices grandeur nature. Les manœuvres sont classées de M1 à M6. La M1 consiste en l'établis-

sement de la LDT (lance sur dévidoir tournant), le dévidoir est placé à l'arrière du FPT (fourgon pompe tonne). Le tuyau est capable d'envoyer de l'eau avec un jet suffisamment puissant pour éteindre un feu.

Quelles sont les raisons de votre engagement ?

Mes motivations sont d'aider les personnes, sauver des vies, éteindre des feux, protéger l'environnement.

Que vous apporte cet engagement ?

Cet engagement est devenu une réelle passion qui me permet de me sentir utile.

Envisagez-vous d'intégrer plus tard le corps des sapeurs-pompiers volontaires ou professionnels ?

Uniquement volontaire, comme ça, je pourrais me consacrer à ma deuxième passion la pâtisserie et en faire mon métier.

C'est un engagement de combien de temps par semaine ?

J'y vais tous les samedis et également quand il y a une cérémonie.

Noha DUPLAN et Clara CHOLIN
Lycée des métiers
du Toulinois de Toul

« Vous avez dit tabou menstruel ? Mais qui fixe les règles du jeu ? »

Camille Aumont Carnel, influenceuse, autrice féministe et créatrice du compte Instagram @jemenbatsleclito qui abat les tabous sur les femmes, la sexualité... nous explique aujourd'hui le tabou des règles. Il y a tout d'abord ce qu'elle appelle la « charge menstruelle » : « parce que mine de rien quand tu as tes règles, tu dois penser à 1 000 choses à la fois. [...] Au-delà de ça, il y a aussi le fait de ne pas se sentir bien, d'avoir des douleurs et c'est quelque chose qui n'est pas encore reconnu. Donc ça crée un déséquilibre : tu ne peux pas être à la fois, au top de tes capacités et en même temps, être en train de littéralement pisser le sang. » À cela s'ajoute une honte face à certaines situations : les taches sur le pantalon, devoir justifier un mal au ventre, aller aux toilettes avec tes protections dans les mains... « C'est vraiment qu'il ne faut pas que ça se sache ! » Cette gêne n'a cependant pas lieu d'être

puisque « non, les règles ne sont pas sales, les pertes non plus, c'est totalement naturel ! » Alors que faire pour combattre ce malaise ? Selon Camille, la sensibilisation est une arme essentielle car « tant qu'on n'en parlera pas dans les moindres détails, cela restera tabou. » Elle développe : « Il faudrait aussi avoir une sorte de « congé menstruel » pour les femmes qui ont de l'endométriose ou souffrent tout simplement pendant leurs règles et « arrêter de les faire culpabiliser lorsqu'elles ne veulent ou ne peuvent pas venir au travail ou en cours à cause de leurs règles. ». De plus, les règles ont un coût : plusieurs milliers d'euros dans la vie d'une femme, ce qui représente un budget que toutes ne peuvent se permettre et creuse les inégalités. « Il faudrait un remboursement total des protections hygiéniques ! Ce n'est pas encore considéré comme un besoin de première nécessité alors que c'est



Camille Aumont Carnel. DR

une source d'angoisse et que tu peux vraiment tomber malade si tu n'as pas une bonne hygiène menstruelle : il faut bien se laver les mains, changer toutes les quatre heures sinon ça peut être très mauvais, pouvoir se rincer... ». « J'adore votre génération, vous voyez, moi à

vos règles ! », ajoute-t-elle. Inspirés par cette interview, les élèves du CVL (Conseil de la vie lycéenne) et de la MDL (Maison des lycéens) du lycée Bartholdi de Colmar, ont alors décidé de s'emparer du sujet du tabou des règles en créant une commission « égalité des genres ». Bien évidemment, l'une des premières actions, en discussion actuellement, serait de mettre à disposition des jeunes filles un distributeur de protections hygiéniques. Bien que pour le moment, ce ne soit qu'une idée, ce distributeur tient particulièrement à cœur des élèves qui espèrent qu'il sera mis en place cette année ! Ce serait alors un grand pas pour combattre ce robuste ennemi qui n'est autre que le tabou des règles...

Ninon CACHERA, Maïa GUERRI,
Adèle LEPETZ, Camille MASCALI
et Clémence MAURY
Lycée Bartholdi de Colmar

Le bio, effet de mode ou réelle prise de conscience

Depuis une décennie, on constate un retour en force du biologique dans les mœurs des Français. Après avoir totalement laissé tomber le naturel au profit d'un mode de consommation excessif, dû à l'arrivée du plastique et de l'industrialisation, les populations reprennent peu à peu conscience de l'importance de bien manger, pour la planète et leur santé. Alors le bio, effet de mode ou réelle prise de conscience ?

On voit de plus en plus dans les rayons des supermarchés des produits dits « biologiques », que ce soit des produits de géants industriels ou locaux.

En 2019, 9 Français sur 10 déclarent avoir déjà mangé bio et plus des $\frac{3}{4}$ d'entre-eux en consomment au moins une fois par mois, selon Agence bio. Le marché du bio a connu une augmentation de son chiffre d'affaires en France de 13,5 % entre 2018 et 2019, toujours selon la même étude, ce qui en fait un argument commercial. Mais tous les



Consommer bio coûte en moyenne 73 % plus cher. Photo J1J/L.V.

bios se valent-il ? Avec la montée en puissance de celui-ci, certains abus ont été observés afin de maximiser le profit, par exemple en important des produits biologiques de pays ayant une réglementation plus laxiste que la nôtre. Depuis septem-

bre 2017, cela est désormais impossible. Les produits importés portent la mention « agriculture biologique » uniquement s'ils font partie de la liste de pays tiers dont la réglementation a été évaluée comme équivalente à celle de l'union euro-

péenne, ou reconnus comme tels par la commission européenne.

Selon France Info, consommer bio coûte en moyenne 73 % plus cher. Manger quotidiennement bio est donc un luxe réservé à 2 % de la population française. Malgré le coût, 75 % des Français disent en consommer au moins une fois par semaine.

Une hausse significative du nombre d'ouverture de magasins bio a été constatée en 2017 avec une croissance de 11 %. Selon Natexbio, 200 points de vente ont vu le jour contre 151 en 2016. En tête de liste, Bio-coop, Naturalia, La Vie Claire devant plusieurs autres enseignes. Les rayons consacrés au bio dans les grandes surfaces se sont aussi agrandis au fil des années et de la montée en puissance du bio.

Clémence LALEVE, Inès MOREL, Mona STEINMETZ et Erwann STOLZ
Lycée Raymond-Mondon de Metz

Une tenue dite « appropriée » au lycée ?

Actuellement, dans le débat social, les médias évoquent la tenue des jeunes filles dans l'enceinte du lycée. Il y a d'ailleurs peu de temps, deux jeunes filles se sont fait renvoyer de leur lycée, leurs tenues étant jugées « trop légères ».

La mentalité des gens aurait-elle régressé ? En effet, dans les années 60, la tenue type des jeunes femmes était très souvent la minijupe et personne ne faisait de commentaire. La donne semble avoir changé en 2020.

Le proviseur, l'un des CPE et le proviseur adjoint du Lycée des Métiers du Toulinois ont été questionnés à ce sujet.

« Chacun est libre de s'habiller comme il le veut tant qu'il se sent bien dans ses affaires »

« J'ai déjà interpellé une élève pour lui dire de faire attention

au regard des garçons, c'est pour la protéger », rapportait le CPE du lycée.

Le proviseur adjoint est d'un tout autre avis : « Les crop tops, jupes, shorts, décolletés n'ont pas leur place au lycée, c'est inapproprié ».

La définition d'une « bonne tenue » pour le proviseur trouve son inspiration dans la Loi : « Toute tenue est possible avec deux limites : la première est une question de sécurité et la deuxième de trouble à l'ordre public ».

Force est de constater qu'il n'est pas si évident de statuer sur la question.

Mais pourquoi, lorsque l'on évoque la notion de tenue provocante, fait-on souvent référence aux tenues des filles ?

Le proviseur trouve ainsi, que shorts, « marcel » et tongs sont inappropriés pour les garçons. Le CPE trouve que pour un Lycée des Métiers, les garçons



Quelle est la définition d'une « bonne tenue » vestimentaire au lycée ? Nos journalistes d'un jour ont mené l'enquête. DR

ne devraient pas être toute la semaine en survêtement.

Pour conclure, reprenons les propos de notre proviseur qui nous explique qu'en cas de tenue inappropriée, les parents

seront appelés pour apporter une autre tenue à leur enfant.

Noa DUCROIX et Morgane HILSELBERGER
Lycée des métiers du Toulinois de Toul

Un lundi de septembre pas comme les autres !

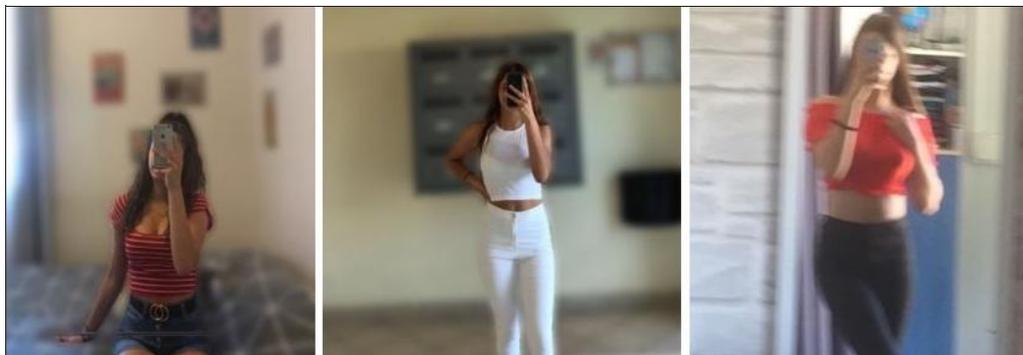
Le 14 septembre, à la suite d'un appel sur les réseaux sociaux, les lycéennes se sont mobilisées pour dénoncer la notion de « tenue provocante ».

Sur Tiktok le phénomène s'est répandu de manière virale. Le témoignage d'@Ogeespan, une influenceuse d'un million d'abonnés sur les réseaux sociaux.

Elle souhaite qu'on arrête « [...]de sexualiser les parties du corps qui ne sont pas sexuelles (les épaules, les cuisses, les mollets) ».

Un hashtag #lundi14Septembre

Ce lundi 14 septembre, un hashtag #lundi14Septembre a été créé pour cette journée. Un mot-clé devenu viral grâce au réseau social Tiktok qui a amené de nombreux commentaires comme : « Quand je sors dans la rue je veux être libre pas courageuse ». Dans les faits, ce jour-là, de nom-



Les lycéennes se sont mobilisées sur les réseaux sociaux pour dénoncer la notion de « tenue provocante ». DR

breuses lycéennes sont venues en classe, vêtues de jupes et crop tops pour affirmer leurs droits de s'habiller comme elles le souhaitent. Cette tenue n'étant pas faite pour provoquer, les jeunes filles ne devraient recevoir aucune remarque désobligeante, ni gênante.

Grâce à cette manifestation, de nombreuses lycéennes ont pu s'exprimer à travers leurs tenues. « Moi quand je vois dans la rue des jeunes filles avec le crop top

ça me dérange », a dit le philosophe Alain Finkielkraut.

Sans parler de propos tenus, une fille peut lire dans le regard de certains hommes leurs opinions. En septembre, une autre histoire s'est répandue dans les médias, celle d'une jeune femme de 22 ans agressée parce qu'elle était en jupe à Strasbourg. Dans son témoignage, elle raconte comment elle s'est faite brutaliser par trois hommes. Une seule raison, sa tenue vestimentaire !!

Sur les réseaux sociaux aussi, les jeunes filles doivent faire face à des commentaires désobligeants par des hommes à cause de leurs tenues, tels que « rhabille-toi ! ». Barbara Lefèvre, enseignante, conclut dans l'émission Les grandes Gueules sur RMC : « Ça me dérange qu'on s'en prenne exclusivement aux filles, il y a un regard moralisateur et sexiste ».

Taïana MESNIL et Maïlys ORTELLI
Lycée des métiers
du Toulois de Toul

JE VIS | MA VILLE CONNECTÉE

Retrouvez la Ville de Saint-Louis sur le web

RENDEZ-VOUS SUR SAINT-LOUIS.FR
OU SUR NOS RÉSEAUX SOCIAUX :



Facebook



Instagram



Twitter



Youtube

Toute l'actualité de Saint-Louis en ligne.



Le sexisme, plus que des mots

En 2017, alors que nous étions au collège, est apparue l'affaire Weinstein. Nous l'aurions sans doute oubliée, si cela n'avait pas donné naissance au mouvement #MeToo. Il a permis de mettre en lumière les actes sexistes et injustes que subissent les femmes au quotidien.

La moitié des femmes interrogées par le conseil de l'Europe pour sa chaîne des droits humains <https://www.coe.int/en/web/human-rights-channel> déclare avoir subi des humiliations d'origine sexuelle. On appelle cela le sexisme.

« Vous faites du rugby, mais ce n'est pas un sport de femmes »

Le terme sexisme existe depuis la fin des années 60. Apparu lors de la deuxième vague féministe, il s'est répandu à travers le monde occidental. La première vague se concentrait essentiellement sur le droit de vote et les droits basiques. La deuxième vague se focalise da-

vantage sur la sexualité, la place de la femme dans la famille mais aussi les violences conjugales et le viol.

« Souvent avec mon équipe on se prenait des remarques quand on prenait le métro parce que l'on était en short, que l'on avait des crampons, de la boue sur les genoux. Souvent on entendait : « Vous faites du rugby, mais ce n'est pas un sport de femmes, ça va déformer votre corps... C'était assez violent », témoigne Jade 20 ans, joueuse de rugby en juillet 2019 (Europe1).

Les propos sexistes peuvent sembler insignifiants mais ils créent un sentiment d'intimidation, d'insécurité et de peur. Cela aboutit à l'acceptation de la violence, envers les femmes et les filles.

86 % des Françaises sont victimes d'au moins une forme d'atteinte ou d'agression sexuelle dans la rue (France Info).

« Je ne me suis jamais fait agresser, mais ma mère a eu droit à un



86 % des Françaises sont victimes d'au moins une forme d'atteinte ou d'agression sexuelle dans la rue. Photo L'Alsace/Vanessa MEYER

type qui a profité qu'elle ait les bras chargés de courses pour lui prendre les seins à pleines mains et repartir ensuite comme si de rien n'était ! », témoignage de Fleur 28 ans (source Elle).

Les actes sexistes sont de nos jours banalisés alors qu'ils ne devraient pas du tout l'être.

Anissa EL BAZINI et Alicia AKKOU
Lycée des métiers du Toulousain de Toul

La gastronomie française vue à travers le monde

La France est mondialement connue pour sa gastronomie et son art de vivre. Depuis 2010, les repas de la cuisine française et leurs cérémonies sont inscrits au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO.

Les gens accordent une attention particulière au plaisir de la table dans leur vie quotidienne.

Un voyage gustatif

La cuisine française est variée, elle est souvent riche et elle sait s'adapter à toutes les papilles. La cuisine française ne se limite pas à ses traditions. En commandant un plat gastronomique français, vous serez heureux de l'apprécier visuellement ainsi que gustativement. Si les Français sont fiers de leur cuisine et de leurs spécialités régionales, ils sont également fiers de leur cuisine exotique.

La France est un pays multiculturel ouvert sur le monde, of-



La cuisine française est variée, souvent riche, et sait s'adapter à toutes les papilles. Photo Est Républicain/Alexandre MARCHI

frant une grande variété de cuisines.

Plus qu'un accompagnement, un indispensable

En France, le vin est indispensable pour accompagner soigneusement les mets. Il ré-

veille les papilles. Les vignobles sont situés à Bordeaux, en Bourgogne, en Alsace, dans le Rhône, la Loire et sur la côte méditerranéenne. Ils apparaissent même sur les hauteurs de la Butte Montmartre à Paris ! Visitez ce pays, goûtez le vin et la nourri-

ture. Bien sûr, soyez toujours modérés.

De quoi finir en beauté le repas...

Si vous aimez le sucré, il y aura toujours une bonne pâtisserie à proximité, où vous pourrez trouver des biscuits au chocolat ou des meringues au citron... Les restaurants proposent également une carte de desserts, et il n'est pas rare qu'un délicieux café accompagné de plusieurs douceurs vienne clore le repas...

Comme disait Alain Ducasse, « un grand restaurant ne se résume pas uniquement aux clients et aux belles voitures. Derrière, il y a de la rigueur, de la passion et l'amour du travail bien fait, de la discipline et de la transmission de savoir. »

Thibaut DELACOUR,
Emma FAUCONNIER
et Antoine RICHARD
Lycée Raymond-Mondon de Metz

Osez le féminisme !

L'association militante « Osez le féminisme 67 » intervient quotidiennement dans la lutte contre toutes les violences faites à l'encontre des femmes, question toujours d'actualité, tout particulièrement en ces moments de confinement.

Depuis 2009, lutter pour l'égalité homme-femme et contre toute forme de violences envers les femmes est la priorité de l'association « Osez le féminisme » qui dispose de plus d'une vingtaine d'antennes en France dont celle de Strasbourg.

Les réseaux sociaux permettent de libérer la parole des femmes

Pour Ursula Le Menn, porte-parole de l'association, « les violences faites aux femmes et le harcèlement se manifestent de toutes les manières possibles : dans la rue, à la maison, au travail... Le harcèlement des femmes, plus ou moins violent, s'est également développé sur les réseaux sociaux avec des incitations à la haine, des menaces, parfois des appels au viol. » La responsable insiste néanmoins sur le fait que « les réseaux sociaux permettent aussi de lutter contre cette même vio-

lence en libérant la parole des femmes. » En effet, depuis le #MeToo, les femmes se sont rendues compte que les cas d'agression n'étaient pas des phénomènes isolés et qu'elles n'étaient plus seules. « Les jeunes générations se sont appropriées le féminisme qui n'est plus une problématique relayée au second plan, affirme Ursula Le Menn. « Osez le féminisme » met en place de nombreux pro-

jets au niveau national et dans les territoires. Des campagnes nationales de sensibilisation sont menées, notamment sur les réseaux sociaux. Dans les territoires, il s'agit surtout d'actions d'éducation populaire qui essaient de libérer la parole des femmes. Lors des rencontres comme les « cafémnistes » les gens débattent, mais aussi mettent en place des initiatives pour aider les victimes. On orga-

nise aussi des interventions en milieu scolaire et diverses autres manifestations publiques... Malheureusement, le lien physique est rompu à cause du confinement et certaines actions sont annulées, mais les campagnes de sensibilisation continuent. »

**Myriam KAMHA,
Laura DREYFUSS, Salwa BARKAN
et Chaymaa EL HAMDANI
Lycée Kléber de Strasbourg**



Collège, lycée : au nom de la femme

Les lycées Jean-Baptiste Colbert et Sophie Germain de Thionville ont fusionné pour devenir le lycée Rosa Parks. Au printemps dernier, le changement de nom du lycée a donné naissance à une polémique : un établissement scolaire doit-il obligatoirement porter le nom d'« un héros » français ? Quels sont les critères de choix pour nommer un nouvel établissement ?

Jackie Helfgott, conseiller régional de Thionville, nous éclaire sur le choix du nom de « Rosa Parks » à l'occasion de la fusion des deux lycées voisins. Pour lui, « il était primordial que le futur nom soit celui d'une femme ». Peu importe sa nationalité, française, américaine ou éthiopienne, il fallait

« mettre une femme à l'honneur [...] et le combat de Rosa Parks dans la lutte contre la ségrégation sociale a du sens. »

Rosa Parks, figure de la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis

Rosa Parks était une femme afro-américaine, figure de la lutte contre la ségrégation raciale dans les États-Unis des années cinquante. Son refus de céder sa place à un homme blanc dans un bus a amené au boycott de la compagnie des transports en commun pendant plusieurs mois. Le mouvement a été suivi et porté à travers le pays, grâce notamment à la



Rosa Parks était une femme afro-américaine, figure de la lutte contre la ségrégation raciale.

Photo J1/Aya EL IDRISSE

figure de Martin Luther King dont l'engagement en faveur de l'égalité entre les hommes est reconnu à travers le monde entier. En France, 66130 établissements scolaires dépendent de l'Éducation nationale. La moitié d'entre eux porte le nom d'une personnalité : seulement 19 % de ces personnalités sont des femmes, contre 78 % des hommes et 3 % des couples. Rétablir l'équilibre est donc un enjeu pour le choix du nom des futurs établissements. Le monde ne manque pas d'illustres femmes, dont les établissements porteront fièrement le nom.

**Aya EL IDRISSE, Manel BENHMID,
Marie SIMÉON
et Jeanne MERTENS
Lycée Rosa-Parks de Thionville**

Mode : l'esprit corseté de la société

Du corset au soutien-gorge, la femme a subi au fil des siècles les diktats de la mode au péril de sa santé. La façon de s'habiller et la vision de la beauté ont beaucoup évolué au fil des années. On commence à pratiquer le culte de la beauté dès la Renaissance, le « don divin », où les mains, le buste et le visage sont gages de beauté... Dès lors, la quête de la beauté n'a fait que commencer, et la mode a fait son apparition dans la société.

Le corset, calvaire des femmes

À partir du XVII^e siècle, le culte du corps et de la beauté occupe les esprits de la noblesse : être grand avec le teint pâle pour les hommes, la taille et le buste bien marqués pour les femmes au teint diaphane. Les corsets font alors leur apparition. Signe de « droiture », et de valeurs respectables, il gagne du terrain et vient désormais « embellir » la taille des femmes du peuple. C'est alors que commence le calvaire de celles qui le portent : ne pas pouvoir man-

ger à sa faim, ne pas bouger... sans oublier les côtes cassées, les organes déplacés. Pour être considérées comme « belles », les femmes commencent alors à torturer leur corps et leur esprit... L'adage « Il faut souffrir pour être belle » prend tout son sens.

Au début du XX^e siècle, les femmes quittent le corset, notamment grâce au couturier Paul Poiret qui dessine enfin des robes à taille haute. La vie des femmes change elle aussi. Elles deviennent actives pendant la grande guerre et ne peuvent plus porter ce corset si douloureux dans leurs activités quotidiennes. Le soutien-gorge fait son entrée dans la garde-robe des femmes, pour y trouver sa place pendant plus d'un siècle.

Aujourd'hui, et après des semaines de confinement, les femmes entament une nouvelle ère : certaines d'entre elles revendiquent le droit de ne plus porter de soutien-gorge, et d'être libres dans leur choix : le mouvement #NOBRA (« pas de soutien-gorge ») prend de l'ampleur. Exit les diktats des magazines et du manne-



Le regard de la société vis-à-vis de la poitrine des femmes est encore trop sexualisé. DR

quinat, et de la société tout entière. Selon une étude de l'IFOP, aujourd'hui, ce sont 7 % des Françaises qui ne portent jamais de soutien-gorge contre 3 % avant le confinement. Pour 6 jeunes femmes sur 10 adeptes du « nobra », la cause principale est l'inconfort du soutien-gorge... comme le corset un siècle plus tôt. Cependant, les femmes ne sont pas encore toutes prêtes à sortir sans soutien-gorge dans des lieux publics,

encore moins de les brûler comme les féministes du siècle dernier. Le regard que pose la société vis-à-vis de leur poitrine est encore trop sexualisé et 6 femmes sur 10 sont favorables à une évolution de la loi française afin que les seins des femmes ne soient plus considérés comme un organe sexuel.

Vallet OLIVIA, Daja ALESJA
et Stien CHLOË
Lycée Rosa-Parks de Thionville

Noël

1521... 2021
Contes à rebours

#NoelSelestat

Sélestat.fr
Alsace Centrale

223512500

Égalité hommes-femmes : et les trans' dans tout ça ?

La lutte contre les inégalités hommes femmes est un sujet d'actualité. Les droits des femmes sont largement exposés, à juste titre, mais une partie de la population reste encore invisible : les personnes transgenres. Quels sont leurs droits, et comment les faire valoir dans la société actuelle ?

Le film *Miss*, réalisé par Ruben Alves et sorti le 23 septembre 2020, nous raconte l'histoire d'une femme transgenre, homme biologique mais une femme dans l'âme, qui veut participer au concours « Miss France ».

Les personnes transgenres, trop souvent discriminées

Ce film, à travers le parcours de cette femme, pointe les difficultés quotidiennes de ces hommes et femmes que la société ne reconnaît pas. *Miss* est alors le miroir de notre société. Nous occultons souvent ces personnes, souvent discriminées voire malmenées, les chiffres parlent d'eux-



Une manifestation LGBT à Rennes, le 7 juin 2014. DR

mêmes, 55% des LGBT (Lesbienne Gay Bisexuel Trans) ont déjà été agressé.e.s au cours de leur vie selon un sondage sur les communautés LGBT de la fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais, mené par l'IFOP en 2018.

Ces femmes et ces hommes voient leurs droits mis de côté. Une femme transgenre n'est pas considérée

comme « femme », et un homme transgenre ne sera pas vu comme tel. La société prend en considération leur sexe de naissance, laissant de côté la véritable identité de la personne. Franchir le pas d'un changement de sexe à l'état civil a été simplifié ces dernières années. Il n'est désormais pas nécessaire d'avoir suivi un traitement médical

ou d'avoir été opéré. Il est alors simplement nécessaire de démontrer que le sexe indiqué sur son état civil ne correspond pas à celui de sa vie sociale.

À l'instar de toutes les femmes de France, beaucoup de femmes transgenres mènent corps et âme leurs combats politiques, mais les mentalités évoluent lentement, empêchant ces femmes de s'exprimer et de s'imposer dans la société. Il est difficile pour une femme transgenre d'accéder à un poste à responsabilité, et impossible aujourd'hui pour une femme transgenre, en France, d'accéder à la maternité.

Cependant, Marie Cau, première femme transgenre élue maire en France en 2020 à Tilloy-lez-Marchiennes dans le Nord, a réussi à s'imposer dans la sphère politique. « Je suis devenue le symbole d'une normalité possible » Les promesses d'un futur égalitaire se dessinent.

Benoît WAGNER, Cloé BASILE et Alyssa PERIN
Lycée Rosa-Parks de Thionville

Le chef de l'Élysée à la rencontre des étudiants

Le chef cuisinier Guillaume Gomez et la pâtissière Christelle Brua se sont rendus à Verdun la 15 octobre dernier dans le cadre de la semaine franco-allemande et européenne pour rencontrer trois classes venant de différents lycées hôteliers de la région et répondre à leurs questions. Ils sont venus nous parler de leurs métiers, et de l'adaptation liée à l'actualité.

Gastronomie et tourisme : le soft power de la France

Guillaume Gomez est un cuisinier de 42 ans, meilleur ouvrier de France. Christelle Brua est une pâtissière de 43 ans, sacrée meilleure pâtissière de restaurant du monde, en 2018. Ils travaillent ensemble dans les prestigieuses cuisines du Palais de l'Élysée. Les élèves ont pu comprendre pendant cette conférence que la gastronomie ainsi que le tourisme représentent le soft power de la France. Ainsi, lors de la visite d'un représen-

tant étranger à l'Élysée, le chef Gomez propose un menu mettant en avant des produits locaux et de saison, tout en prenant en compte les goûts et préférences de l'invité. Choisir des produits d'agriculture raisonnée a pour lui une grande importance.

Lors de cet échange, plusieurs thèmes ont été abordés comme celui de la crise sanitaire que nous traversons, avec des questions sur les changements des mesures d'hygiène au sein des cuisines : « En ce qui concerne la partie sanitaire propre à la restauration [...] vous n'avez pas attendu la crise sanitaire pour vous laver les mains [...] les cuisines sont des lieux extrêmement surveillés, extrêmement propres », sont les paroles du chef Gomez pour parler de cette crise dans le domaine de la cuisine. Des thèmes plus joyeux ont été abordés, comme les débuts en cuisine de ces deux grands personnages ou encore leurs modèles, de grands cuisiniers ou pâtisseries. Frédéric Anton a été pour Christelle Brua un mentor.



Le chef Guillaume Gomez et la pâtissière Christelle Brua ont rencontré des lycéens. Photo Est Républicain/Alexandre MARCHI

Elle le considère comme un « génie culinaire » qui fait une cuisine « moderne et avant-gardiste ». Il lui a permis de trouver sa voie et de s'épanouir dans son métier.

La majeure partie des étudiants présents se destinant à un futur dans le secteur de l'hôtellerie-restauration, la question de la vie privée a été abordée. Selon Guillaume Gomez, la frontière entre la vie privée et professionnelle existe mais pour lui comme

pour la majorité des chefs, son métier est sa passion. Il peut donc arriver que sa vie professionnelle déborde sur sa vie privée. Il n'expose cependant pas sa vie personnelle sur les réseaux sociaux, à l'inverse de sa vie professionnelle, pour laquelle ceux-ci sont un moyen de partage et d'information.

Nicolas ANDRES, Neelum SHEIKH et Thomas PRUVOST
Lycée Raymond-Mondon de Metz

Égalité salariale en France : vivement l'an 3020 !

Obtenir l'égalité salariale en France reste une question majeure. À l'heure où femmes travaillent « gratuitement » depuis le 4 novembre selon le mouvement « #4novembre16h16, devra-t-on vraiment attendre 1 000 ans pour espérer un traitement salarial égalitaire ?

Inégalités salariales : 9 % d'écart entre les hommes et les femmes

En France, les femmes perçoivent aujourd'hui un salaire inférieur de 9 à 25 % selon le mode de calcul. À poste et compétences équivalents, ce sont 9 % d'écart. Lors d'une Master Class sur la thématique de l'égalité hommes-femmes dans le monde du travail, organisée par le Centre Mondial de la Paix de Verdun, le 16 octobre dernier, Caroline Lamboley, experte en ressources humaines à Luxembourg, cite le rapport du Forum Économique Mondial de 2019, où l'égalité des salaires entre les hommes et les femmes se fera d'ici 250 ans dans le monde ! Mais elle rapporte une autre étude de l'European Trade Union de 2020, qui annonce que le Luxembourg l'atteindra probablement d'ici 2027, et la Belgique en



Un rassemblement pour les Droits des femmes, le 8 mars 2019, place de la République à Paris. DR

2028. La France quant à elle, dans cette même étude, est la mauvaise élève, avec une augmentation constante des écarts ces dernières années, et prévoit une égalité dans plus de 1 000 ans !

Concilier vie familiale et vie professionnelle reste une difficulté pour les femmes. Pour élever leurs enfants, les femmes vont réduire ou stopper leur activité professionnelle, ce qui va ralentir leur carrière professionnelle contrairement aux pères qui pour la majorité d'entre eux continuent de travailler.

Les raisons de cette inégalité sont

en partie d'ordre historique et relèvent de stéréotypes de genres profondément ancrés. Les discriminations sur le marché du travail sont réelles, comme avec le fameux « plafond de verre » qui empêche une femme de s'élever professionnellement.

Salaires : les femmes « au rabais »

Les inégalités salariales entre les hommes et les femmes sont aujourd'hui totalement incompréhensibles, les femmes constituent désormais près de la moitié de la

population active. Les réussites scolaires et universitaires des filles sont des événements marquants de la fin du XX^e siècle, mais une fois sur le marché de l'emploi, les diplômes n'ont pas le même poids selon qu'ils soient détenus par un homme ou une femme.

Pour en finir avec les écarts de salaires injustifiés

Les mentalités évoluent, les entreprises mettent en place des mesures pour lutter contre ces écarts et le Ministère du travail, de l'emploi et de la formation a instauré en 2018 l'index EGA-PRO, index d'égalité professionnelle conçu pour faire progresser l'égalité salariale entre les hommes et les femmes au sein des entreprises. Il y a une obligation de transparence des entreprises de plus de 50 salariés sur leurs résultats en matière d'égalité salariale. Espérons que ces mesures portent leurs fruits, et que nous ne devrons pas attendre le prochain millénaire pour combler les différences salariales de genres.

Halim BOUDEUF,
Hamza EL GHARBAOUI
et Jasmin JASAREVIC
Lycée Rosa-Parks de Thionville

Égalité au travail : des chiffres à la loupe

Depuis le 1^{er} mars 2019, les entreprises de plus de 1 000 salariés sont dans l'obligation de mesurer les différences de salaire entre les hommes et les femmes. On observe un écart important de salaire, mais qui peut varier. On remarque que l'écart de salaire varie entre 25 % et 9 % selon la méthode de calcul employée.

Pourquoi une telle variation ?

Si on prend 23,7 %, il s'agit de l'écart de la somme de tous les salaires nets perçus au cours de l'année entre les hommes et les femmes, quel que soit le temps de travail.

Si on prend 18,4 %, il s'agit ici de l'écart entre le salaire, des hommes et des femmes sur l'ensemble des contrats à temps plein. Le sa-

laire moyen s'élève à 1969 €.

9 % représente l'écart des salaires à travail égal et à compétence égale. Un petit exemple ? Prenons Gabriel. Il a 40 ans, est employé de banque. Il gagne 2 438 € en équivalent de temps plein, alors que sa collègue, Vanessa, à 39 ans gagne 1 987 € en équivalent de temps plein. Vanessa gagne donc 18,5 % de moins que Gabriel.

Chez les ouvriers, même constat ! Un homme gagne en moyenne 1 731 €, alors qu'une femme gagne en moyenne 1 441 €, soit 17 % de moins.

Chez les cadres supérieurs, même observation. Les hommes sont rémunérés en moyenne 4 377 € et les femmes 3 477 €, soit 21 % de moins.

La France n'est pas le seul pays où les femmes sont moins payées.



L'écart de salaire entre les hommes et les femmes varie entre 9 % et 25 %. DR

Aux États-Unis, en 2019, le salaire médian des femmes était de 18,5 % inférieur à celui des hommes. On voit que les hommes gagnent beaucoup plus que les femmes en

termes de rémunération, quelle que soit la méthode de calcul.

Lamia KAYIKCI
Lycée des métiers du Toulous
de Toul

L'escrime, un sport de combat très égalitaire

Dans le club d'escrime de Joinville, les femmes ont largement leur place et sont considérées comme les hommes. Alors que la plupart des sports de combat sont genrés masculins, Thierry Nesmon, le maître d'armes, apporte des explications sur la place des femmes dans cette discipline.

Il rappelle d'abord qu'il y a toujours eu des femmes aux Mousquetaires de Joinville, même si leur nombre y est inférieur à la moyenne nationale. L'escrime est aussi un sport où les femmes accèdent régulièrement à un niveau de compétition très élevé, jusqu'aux Jeux olympiques où elles ont rapporté des médailles à la France. Dans le cas du club de Joinville, l'escrimeuse handisport Stéphanie Mallarmé, qui est la première femme en fauteuil éducatrice à la Fédération française d'escrime, a participé à une Coupe du monde. En 2019, dans



L'escrime est un sport de combat où les femmes remportent souvent des médailles. Photo Est Républicain/Lionel VADAM

la catégorie épée, elle a terminé troisième aux championnats de France. Une autre escrimeuse joinvilloise a été sélectionnée pour la Fête des jeunes qui est l'équivalent du championnat de France des moins de quinze ans.

« Une fille n'est pas une petite chose fragile »

On peut également rencontrer des maîtres d'armes femmes, même si cela est rare. Il arrive que certaines d'entre elles continuent d'enseigner

tout en étant enceintes : elles s'organisent en modifiant leur plastron et en rajoutant des couches de mousse.

Pour Thierry Nesmon, il faut arrêter de dire que l'escrimeur est un guerrier et, d'autre part, il faut encourager les filles à dépasser les préjugés sur leur place dans les sports de combats. « Une fille est avant tout une sportive et n'est pas une petite chose fragile ». Il précise également qu'avant la puberté il n'existe aucune différence de force entre filles et garçons. Ce n'est que pendant la puberté que les garçons gagnent en masse musculaire. En plus, en escrime, le meilleur n'est pas le plus fort, mais le plus agile mentalement, le plus souple et le plus concentré. Des qualités utiles à tous et à toutes.

Niels HASSELBERGER, Louis NOROY et Florian RAPINEL
Lycée Philippe-Lebon de Joinville

Inégalités salariales dans le foot : le vrai du faux

Tout le monde se pose des questions sur les différences de salaires entre les hommes et les femmes. Nous allons essayer de démêler le vrai du faux et de trouver quelles sont les causes de ces si grandes différences. Pour cela, nous allons prendre l'exemple du football.

Les différences de salaires sont-elles dues aux résultats ?

Non, les différences de salaires ne sont pas complètement dues aux résultats. L'équipe de France masculine de football n'a gagné depuis 1984 que huit compétitions européennes/mondiales. Pour l'équipe féminine de Lyon (OL), c'est 14 titres remportés depuis 2007.

La date d'apparition et de popularisation a-t-elle un rapport ?

Né en 1860 en Grande-Bretagne, le football n'est devenu premier sport mondial qu'au début du

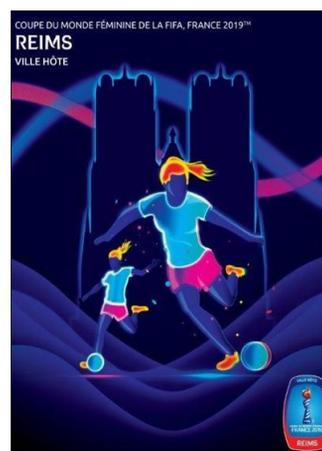
XX^e siècle. Il est pratiqué principalement par des hommes. En 1920, début du football féminin. Mais il est interdit entre 1933 et 1970 en France. Depuis, le foot féminin connaît un nouvel essor. La pratique de ce sport, peu importe le sexe, a débuté aux mêmes époques mais le football féminin a connu un frein.

Comment sont payés les joueurs de football ?

Les joueurs et joueuses de football ont différentes sources de revenus. À partir du moment où ils sont professionnels, ils touchent un salaire venant de leur club. En plus, ils touchent des primes en fonction de leurs performances. Enfin, s'ils sont sponsorisés par une ou plusieurs marques, ils touchent un revenu supplémentaire.

Quelques chiffres !

Le salaire moyen d'un joueur de Ligue 1 est environ de 94 000 €



La Coupe du monde féminine de la FIFA qui s'est déroulée l'an dernier en France, notamment à Reims, a contribué à populariser le football féminin. DR

par mois, celui d'une joueuse de Division 1 est environ de 2 500 € par mois. Chez les hommes, Kilian Mbappé a un salaire de 17,5 millions d'euros annuels, chez les femmes, Amandine Hen-

ry a un salaire de 360 000 € annuels.

La visibilité influence-t-elle les revenus ?

La visibilité attire les marques qui peuvent sponsoriser les joueurs et les joueuses. Plus les compétitions sont diffusées, plus les revenus pour les équipes sont grands et donc les primes le sont aussi.

Les compétitions sont-elles diffusées de la même façon ?

Le football masculin est beaucoup plus diffusé que le football féminin. Chaque saison, les clubs touchent 2,3 milliards d'euros pour le football masculin. Le football féminin, lui, ne génère que 200 000 euros par saison car la diffusion est moindre.

Antonin BERTEMES, Arthur HENNECHART, Timothé LECLERC, Matthias LEFIN, Matéo LORENCO et Mylo MISERIA
Lycée Jean-Jaurès de Reims

Jean Rottner : « Surtout, gardez l'espoir »

Dans le cadre de l'opération Journaliste d'un jour, nous avons interviewé Jean Rottner, président de la région Grand Est sur le contexte sanitaire actuel qui impacte l'organisation des établissements et la scolarité des lycéens. Entre bilan et défis, l'occasion de faire le point.

Le dispositif 4.0 a, de façon inattendue, beaucoup aidé les élèves durant le confinement de mars, mais les cours hybrides posent de nouvelles questions : est-il prévu d'équiper les ordinateurs des salles de cours de micros et caméras pour les professeurs qui doivent composer entre présentiel et distanciel dans la journée ?

Non ce n'est pas prévu pour l'instant : ce que nous avons fait nous, c'est d'alimenter l'ensemble des lycéens en ordinateurs. De plus, les lycéens, comme les professeurs, exprimaient vraiment le plaisir de se retrouver et de partager leur enseignement et on se rend bien compte que l'ordinateur n'est qu'un outil parmi tant d'autres. C'est pour cette raison qu'on n'a pas voulu investir sur des moyens supplémentaires qui



Jean Rottner, président de la région Grand Est. Photo DNA/Michel FRISON

permettent de faire des cours en hybridation.

Comment les lycéens peuvent-ils préparer leur orientation en conditions Covid, sans salons d'orientation notamment ?

Il y a une conférence qui débute aujourd'hui d'ailleurs (Ndlr : lundi 23 novembre) sur les métiers de la

santé avec des chats ou des visio, le site Orient'Est qui est le portail de l'orientation dans le Grand Est et qui permet de trouver un agenda de l'orientation et des actions mises en place, ou encore la plateforme Apprentissage Grand Est, qui fait le lien entre les employeurs et les jeunes qui cherchent un apprentissage. Il est donc prévu que l'on s'adapte pleinement à la situation actuelle et que ce ne soit pas une pression supplémentaire. Parce que vous êtes une population jeune, le numérique permet de s'adresser à vous de façon différente et vous réagissez en général plutôt bien à ces nouvelles manières de faire.

Prévoyez-vous de mettre en place plus d'agents dans les lycées au vu du protocole sanitaire renforcé ?

5 400 agents s'occupent aujourd'hui des lycéens, des locaux, de l'informatique... mais il est parfois compli-

qué d'avoir la capacité de les remplacer du jour au lendemain. Nous avons donc décidé, lors de notre dernière assemblée plénière, il y a une dizaine de jours, de pouvoir embaucher jusqu'à 400 vacataires supplémentaires en renfort, de manière à être réactifs. À partir de janvier, se mettront également en place des équipes mobiles qui, en fonction de la disponibilité, auront la capacité de projeter une personne pour remplacer des collègues qui viendraient à manquer, et j'ai donc demandé que chaque poste existant sur lequel il y a une absence, puisse être pourvu.

Est-ce que vous auriez un message à transmettre aux jeunes dans le contexte actuel ?

Surtout de garder l'espoir. C'est un peu perturbant pour tout le monde (moi le premier, je préférerais être sur le terrain) parce qu'on ne sait pas quand on sera à la ligne d'arrivée. J'ai des enfants qui sont un peu plus grands que vous et avec qui je parle souvent de cette difficulté puisqu'ils se sont beaucoup posé de questions sur leur avenir. Et en même temps, je crois qu'il y a une forme de solidarité, de nécessité de gagner et une ambition qui fait que c'est tous ensemble que l'on traverse une épreuve de ce type-là, qu'on en sort plus fort aussi. Vous savez, moi je suis à la moitié de mon chemin, vous vous êtes encore tout au début et vous avez votre avenir devant vous donc profitez-en et gardez surtout beaucoup d'espoir et d'ambitions.

Propos recueillis

par Adèle LEPETZ, Camille MASCALI, et Mathilde MASCALI
Lycée Bartholdi de Colmar



Jean Rottner interviewé pour [1]. Capture d'écran Elena Riff



Fabricant de papier journal et bientôt papier carton

NOUS RECRUTONS

- Production
- Maintenance
- Achats, finances, administratif, RH

candidatures.golbey@norskeskog.com ou sur norskeskog-golbey.com

225158300

L'équipe J1J du lycée Henner d'Altkirch

Les élèves de la classe de première G ont participé à cette édition 2020 de Journaliste d'un jour.

Les élèves :

Ambre Allevione, Julien Antoine, Chloé Boespflug, Océane Bulow, Logan Chaillaud, Théo Champvalont, Hugo Cordonnier, Noah Dubail, Joshua Durand, Jibril El Mouafak, Hugo Faath, Alizé Faure, Louison Fink, Loan Frey, Arthur Furst, Elsa Gasser, Stacy Grossard, Robin Halm, Elise Hell, Noa Hell, Perlette Jander, Arnaud Kleiber, Robin Klingelschmitt, Briuc Mevel, Hugo Miehe, Nathanaël Moeh, Enzo Peter, Annita Rasoanaivo, Nahia Rey, Kévin Riclin, Gauthier Schermesser, Louise Scherrer, Léane Schmit, Léa Si Mohamed, Camille Walter, Charlène Wicky.

Professeur : Emmanuelle Defrasne (professeur d'histoire-géographie).

Journaliste : Karine Frelin



Dans la bonne humeur, les élèves de 1^{re} G du lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch ont rédigé des articles. Photo L'Alsace/Karine FRELIN

L'équipe J1J du lycée Jean-Jaurès de Reims



Les élèves de 2^{de} du lycée Jean-Jaurès de Reims se sont inspirés du fonctionnement d'une vraie rédaction pour assurer, par exemple, une bonne coordination. Photo J1J/Ph. D.

Ce fut une première pour cette classe de seconde histoire-géo et pour le lycée Jean-Jaurès de Reims. Cet établissement d'enseignement général et technologique a en effet relevé, cette année, le défi de participer à l'opération Journaliste d'un jour. Les élèves se sont immédiatement investis pour réaliser des reportages

et partager avec les lycéens du Grand Est une actualité vue depuis la Marne.

Les élèves : Antonin Bertemes, Cyprien Bourgon, Sécil Bozkurt, Nawel Courvoisier-Stamboul, Matthieu Da Rocha, Armonye Descarrega, Eliott Dorion, Jolan Dumarest, Louisa Elmtalssi, Enzo Ferme, Thomas Fernan-

dez, Mariette Foret, Camille Fournier-Thiefin, Bertille Gérard, Stanislas Gout, Arthur Hennechart, Julien Kostrzewa-Lacaille, Timothé Leclere, Chloé Lecuyer, Matthias Lefin, Jade Lelong-Lecomte, Matéo Lourenco, Clémence Metzger, Sarah Millot, Mylo Miseria, Lisa-Lou Mongin, Sofia Mortaji, Anaïs Ngo Ngoc

Phuoc, Mathéo Pedanou, Inès Regig, Valentin Ruet, Inès Smith, Alix Walle et Anastassia Yakovlev.

Les professeurs : Christophe Buteau (histoire-géo), Marie Cornu (documentaliste) et Florence Pofilet (documentaliste).

Journalistes : Philippe Dufresne, Catherine Daudenhan.

L'équipe J1J du lycée Kléber de Strasbourg



Les élèves de première du lycée Kléber de Strasbourg ont vécu au rythme de l'actualité. DR

Les élèves du lycée Kléber de Strasbourg ont participé à la 26e édition de l'opération Journaliste d'un jour.

Les élèves :

Salwa Barkan, Darine Basli, Léon Baudu Le Cann, Laura

Dreyfuss, Chaymaa El Hamdani, Charlotte Fauconnier, Malorie Grissmer, Laura Hirschmuller, Lukas Kaiser, Myriam Kamha, Juliette Kilinc, Mariami Kobalia, Benoît Lannotte, Lilou La Selva, Clara

Leveau, Henri Lissonian, Timothée Manh, Lydia Meghazi, Olivier Naouar Niederst, Adèle Neumann, Maud Neumann, Claudia Okombi Ndinga, Méline Pilet, Hanako Salanon, Florian Sauret, Anaël Schinke-

witch-Sorbier, Capucine Songeur, Eva Tanjala, Rafaël Tubiana, Pierre Unbekand, Chloé Zimmermann

Enseignant :

Emmanuel Mathiot, histoire-géographie.

L'équipe J1J du lycée Philippe-Lebon de Joinville



Les lycéens de Joinville ont rejoint la grande équipe de Journaliste d'un jour du Grand Est. Photo J1J/D.P.

Arriver en seconde, effectuer une rentrée par temps d'épidémie et, malgré tout, se lancer dans l'aventure de Journaliste d'un jour : les élèves de seconde français du lycée polyvalent Philippe-Lebon à Joinville

ont assuré pour cette première participation de la Haute-Marne à l'opération J1J.

Les élèves : Charline Bernier, Victor Buttez, Niels Hasselberger, Lucas Humblot,

Louis Noroy, Charles Piot, Edwige Ponton, Théo Puissant, Angéline Rahli, Corentin Raisin, Florian Rapinel, Amélie Robert, Lisa Rose, Anissya Saudois, Mathys Sisternas, Léa Thierot et Donovan Wulvercyck.

Professeurs : Thierry Adnot, Mireille Packo.

Journalistes : Dominique Piot, Catherine Daudenhan.

L'équipe J1J du lycée des métiers du Toulinois de Toul

Les élèves de seconde MRC du lycée des métiers du Toulinois de Toul ont participé à l'édition 2020 de Journaliste d'un jour.

Les élèves : Alicia Akkou, Clara Cholin, Mathéo Cresson, Noa Ducroix, Noha Duplan, Jonathan Duval-Hass, Anissa El Bazini, Evan Gateau, Éva Gruy, Evan Hervieux, Morgane Hilselberger, Anais Justin, Huseyin Karaaslan, Mehmet Kartal, Lamia Kayikci, Alison Louvez, Abdsamed Maammou, Riya Maayoufi, Kilyan Mandron, Taïana Mesnil, Alban Millot, Maïlys Ortelli, Mattéo Pariset, Morgane Parisot, Jason Prodhomme, Maureen Rancesi, Noémy Saumier, Jehanne Schilder, Jessica Seigler, Caroline Swietczak, Miyeser Yurtsever.



Les élèves de seconde MRC du lycée des métiers du Toulinois de Toul. Photo J1J

Offrir un débit de fou n'a jamais été si raisonnable.



Soit pour les nouveaux clients Orange : remises immédiates de 14 €/mois⁽¹⁾ et remboursement différé de 5 €/mois pour Internet avec changement d'opérateur⁽²⁾.

Livebox : Fibre + TV UHD 4K + Fixe

Souscrivez sur orange.fr ou pour des conseils personnalisés, prenez rendez-vous en boutique au 0 800 02 55 55 (appel et service gratuits), sur l'appli Orange et moi et sur notre site.

Offre soumise à condition du 19/11/2020 au 25/12/2020 avec engagements, réservée aux particuliers en France métropolitaine, valable sous réserve d'éligibilité.

Frais de résiliation : 50 €. Frais d'activation du débit : 40 €. (1) Remise immédiate de 14 €/mois et de 5 €/mois la remise La Fibre au prix de 14,99 €. (2) Remboursement différé sur facture de 5 €/mois pour les nouveaux clients Internet avec changement d'opérateur après le 19/09/2020. Détails et formulaire sur orange.fr. Orange SA au capital de 10 640 226 696 € - RCS Paris 380 129 869

**Vous rapprocher
de l'essentiel**



L'équipe J1J du lycée Rosa-Parks de Thionville



Les jeunes reporters de la classe de première ST2S 2 du lycée Rosa-Parks de Thionville. Photo J1J

Les élèves de la classe de première ST2S 2 ont participé à cette édition 2020 de Journaliste d'un jour.

Les élèves : Leïla Barnou, Cloé Basile, Rétha Benhamour, Manel

Benhmid, Julie Beraud, Sarah Bitat, Mathilde Bleuse, Alessia Borinino, Halim Boudeuf, Alesja Daja, Hamza El Gharbaoui, Aya El Idrissi, François Eledu, Lylou Galaffu, Jas-

min Jasarevic, Baran Kaya, Yassir Klioua, Noa Mazouzi, Jeanne Mertens, Tarek Moubani, Alyssa Perin, Jénifer Rallu, Estéban Rodriguez, Asma Sahinine, Clément Sandroli-

ni, Marie Simeon, Chloé Stien, Olivia Vallet, Benoît Wagner.

Les professeurs : Sophie Bragard-Dupont, Héléne Alzin, Christine Kirch-Vivier.

L'équipe J1J du lycée Raymond-Mondon de Metz

Les élèves des classes mention pâtisserie et mise à niveau ont participé à l'édition 2020 de Journaliste d'un jour.

Les élèves : Nicolas Andres, Julian Arend, Amélie Brégeot, Simon Carillet, Bésillia Cueff, Thibaut Delacour, Paul Dincuff, Emma Fauconnier, Chloé Grandjean, Luna Igel, Thomas Karmelita, Clémence Lavele, Elias Loukili, Melinda Mauffrey, Léa Medan, Inès Morel, Dahirou Ndiaye, Marylou Peiffert, Thomas Pruvost, Antoine Richard, Nee-lum Sheikh, Jules Simoutre, Mona Steinmetz, Erwann Stolz.

Professeurs : Nadège Autugelle (CPE), Geneviève Gallien (documentaliste), Philippe Jacquemin Philippe (professeur de cuisine), Christophe Epp (professeur de cuisine).



Les élèves des classes mention pâtisserie et mise à niveau. Photo J1J

Les équipe J1J du lycée Bartholdi de Colmar



Les élèves de la classe de terminale SES1. Photo J1J/Catherine CHENCINER

Les jeunes des classes de terminale SES1 et SES2 ont participé à l'édition 2020 de Journaliste d'un jour.

Les élèves.

T SES1 : Margaux Andres, Océane Bellir-Stepec, Edouard Berlamont, Léo Bitte, Anna Bozzoli, Albane Calligaro, Laura Cavazza-Hausherr, Charlotte Collard, Xueshuai Dong, Caroline Dutt, Luc Ebner, Victor Favre, Julie

Kennel, Antoine Kohler, Céréna Langolf, Salomé Lefevre, Mélanie Maetz, Mathilde Mascali, Luka Matveev, Caroline Moncel, Marvin Muller, Jade Palacin, Adriana Paret, Antonin Raul, Arthur Schupp, Alexandre Turco, Elena Vena, Elisa Vidal et Anaïs Wildemann.

T SES2 : Erwan Buchoux, Ninon Cachera, Alcides De Oliveira Guerra, Marion Fulhaber, Loui-

se Grollemund, Alexandre Gross, Maïa Guerri, Alexis Hilt, Sofia Kaizerli, Simone La Leggia, Camille Mascali, Clémence Maury, Naouwel Mihraje, Mannon Molinier, Muller Petra, Bastien Nguimba, Célia Ouissi, Maïwen Pook, Carla Pospieszynski, Quentin Principaud, Valérie-Sandya Avindirane, Cécile Riss, Karim Salik, Lilou Schwenck, Elisa Sechi, Céline

Stein, Mélissa Turanszky-Husser, Melissa Uctepe-Buhr et Sophie Villerey.

Club magazine : Louise Sebastian, Camille Mascali, Mathilde Mascali, Carla Venereau, Adèle Lepetz et Luka Matveev.

Les enseignants : Xavier Rambaud (professeur de Sciences économiques et sociales) et Elena Riff (professeur-documentaliste).



Les élèves de terminale SES 2. Photo J1J/Hervé KIELWASSER

LE CRÉDIT MUTUEL LIBÈRE VOTRE ORIENTATION



**COACHING
ORIENTATION
INDIVIDUALISÉ**

Crédit  Mutuel

Objectif Emploi Orientation est un service d'assistance professionnelle exclusif créé et piloté par Mondial Assistance pour le Crédit Mutuel, réservé aux clients Crédit Mutuel titulaires d'une formule VIP ou d'un Eurocompte Formules Jeunes. Pour les mineurs, souscription par le représentant légal.
Caisse Fédérale de Crédit Mutuel et Caisses affiliées, société coopérative à forme de société anonyme au capital de 5 458 531 008 euros, 4 rue Frédéric-Guillaume Raiffeisen, 67913 Strasbourg Cedex 9, RCS Strasbourg B 588 505 354.